

MEMOIRES

DE MADAME

DURDUF,

OU

*Histoire du Marquis d'Al-
bernac & de Céphise.*

SECONDE PARTIE.



A LONDRES.

1 7 6 2.

255

THE

OF

THE

THE

THE

THE

THE

THE

THE

THE

THE

THE

THE

*****::*****

MEMOIRES

DE MADAME

DURDOF.

SECONDE PARTIE.

MELITE suivit le conseil de sa sœur, & elle étoit encore dans sa chambre le lendemain, lorsque d'Albernac l'alla chercher. Céphise descendit, & lui dit que Mélite étoit à sa toilette; que craignant qu'il ne s'impatientât, elle étoit venue afin qu'il ne s'ennuiât pas. Mademoiselle.

II. Partie.

A.

(2)

le , lui dit d'Albernac , jamais toilette ne m'a été si avantageuse ; & je ne peux pas concevoir comment Mademoiselle votre sœur a pu se résoudre à me procurer pareille faveur. Je ne dois prendre, reprit Céphise , ce que vous me dites , que comme un langage de Cour. Il n'est rien moins que tel , répliqua d'Albernac : je n'ai jamais pu obtenir de Mélite la permission de profiter de votre entretien. Son refus m'a été d'autant plus sensible , qu'il est injurieux à votre sagesse & à la confiance dont

(3)

Monfieur votre pere daigne m'honorer. Vous me fupprenez , dit Cephife ; ma fœur fait que j'ai été élevée dans les mêmes fentimens qu'elle. Je ne fuis point envieufe de fon bonheur ; & je n'héfiterois point à le lui procurer par quelques années de Couvent : pareil prix prouve affez la fincérité de mon intérêt pour elle. Melite eft mon aînée : il eft dans l'ordre naturel qu'elle foit pourvue avant moi. Elle doit l'être inceffamment , répondit d'Albernac : & celui , qui doit la pofféder , ignore encore s'il

A ij

fera assez heureux pour lui plaire. Je n'en doute point , reprit Cephise ; mon pere nous aime, & il ne souhaitera jamais qu'un établissement où le devoir & l'inclination se trouvent de la partie. Mais, Mademoiselle, dit d'Albernac, souvent il arrive qu'un pere n'ait d'autre dessein que de faire unir ce devoir & cette inclination ; mais qu'il n'y réussisse pas. Alors, répondit Cephise, il est assez naturel de penser que la Demoiselle ne se gouverne que par caprices. Un pere a de l'expérience ; s'il y joint la ten-

dresse (& nous trouvons
 l'une & l'autre chez mon
 pere) il consulte le goût de
 sa fille. Celle-ci est bien née,
 elle fait ses observations à son
 pere. Il se dépouille de son
 autorité, pour ne prendre que
 le caractère d'ami : il balance
 les raisons de sa fille. Sont-
 elles bonnes ? Il les approu-
 ve : il n'insiste plus sur un
 parti qu'il craint encore plus
 qu'elle , parce qu'il ne sou-
 haite que la rendre heureuse.
 Ne sont - elles au contraire
 que frivoles & peu réfléchies ?
 Il paroît flatter le caprice de
 sa fille , pour , l'instant d'a-

près , ramener plus efficacement sa raison. Celle-ci a-t-elle peine à se rendre ? Il la contraint un peu. Dégénère-t-elle en opiniâtreté ? Un pere a deux ressources. La première réussit quelquefois ; l'autre est toujours infailible. Pour la première , il reprend son autorité ; il dit à sa fille qu'il le veut. Pour l'autre , il la menace de donner ce parti à sa cadette. L'aînée devient raisonnable & obéissante : le tout par jalousie.

Melite avoit pris ce sentiment pour sa sœur. Aux risques d'être moins contente

d'elle, elle avoit accéléré sa toilette. Elle vint interrompre l'entretien, & sortit avec d'Albernac. Il avoit pris goût pour Cephise. Il le lui avoit annoncé par ses plaintes sur le refus de permission de Melite. Cephise pensoit avantageusement de lui. Elle avoit paru piquée de la jalousie de sa sœur. D'Albernac vouloit continuer à l'indisposer contre elle : & il vouloit aussi que l'exécution suivît de près le concert de ses projets.

Il alla voir Cephise dès l'après-midi. Elle ne fut point surprise. La conversation du

matin étoit devenue assez intéressante , pour qu'elle se doutât que d'Albernac feroit du moins excité par la curiosité de savoir à quoi elle vouloit l'amener. J'ose venir , Mademoiselle , lui dit-il , & sans permission. J'ai laissé Mademoiselle votre sœur chez Madame de Milleville : il y a fort bonne & nombreuse compagnie ; mais j'ai toujours eu pour maxime de choisir , dans mes amusemens , le plus flatteur & le plus utile. Chercher l'un & l'autre réunis à la grille avec une Pensionnaire de Couvent ; c'est

c'est , Monsieur , répondit Cephise , courir les risques de regretter ce que l'on a quitté. Je ne peux prendre votre visite que comme un acte de générosité. Vous voulez me faire remplir avec agrément quelques instans de vuide. Mais deviez-vous me sacrifier Melite ? C'est elle , Mademoiselle , reprit d'Albernac , qui nous sacrifie. Je ne sai pourquoi nous sommes les mutuels objets de sa jalousie. Je ne peux me flatter de parvenir à lui plaire ; & elle trouve mauvais que je puisse l'espérer auprès de vous. Son

II, Partie.

B

droit d'aînesse , répliqua Cephise , lui donne quelques privilèges : mais aussi elle en abuse. Elle manque de confiance en moi. Cependant je n'ai rien qui puisse l'alarmer. Si sa fierté souffre de vous faire appercevoir qu'elle obéira , sans répugnance , à mon pere , en vous acceptant , je me charge volontiers d'être son interprète ; & vous n'aurez jamais à vous plaindre.

Non sans doute , Mademoiselle , dit d'Albernac , si j'étois capable de me faire illusion au point de prendre l'interprète pour la partie.

Mais vous me surprenez ; il n'est point question de moi. Je suis ami de Monsieur votre pere ; il m'honore simplement de sa confiance : il ne m'a point fait connoître que je pusse espérer d'avoir l'honneur d'être son gendre. Cependant , répondit Cephise , les apparences sont telles : & dans le cas qu'elles seroient les avant-coureurs du choix de mon pere , que penseriez-vous de Melite ? Je lui trouve , reprit d'Albernac , d'excellentes qualités : elle n'est pas non plus sans quelques foibles. Par exemple ,

elle est jalouse. Elle mérite d'être aimée, j'en conviens : mais je crois qu'elle veut aussi l'être trop. Sa tendresse feroit un peu gênante & nullement du goût du siècle. Dans le grand monde, elle pourroit appréter à rire. Un mari ne doit point s'inquiéter de sa femme ; une femme doit être également tranquille sur le compte de son mari. Nés pour la société : celle de deux époux est trop resserrée. Ce seroit cependant la seule qui me paroîtroit être du goût de Melite. Mais à quoi ne nous exposerions-nous

nous pas , si c'étoit aussi le mien ? Nous nous ennuirions ; ce ne seroit que ma femme , mon mari : nous serions timpanisés , & à bien juste titre. L'usage de *Monsieur* , de *Madame* ne porte point ce caractère d'ennui. C'est un air étranger qui plaît. On peut en profiter , pour ne point rougir , dans le Public , de certaines attentions auprès de sa femme. Est-on dans le particulier ? Les plaisirs en deviennent plus séduisans. Sans beaucoup contraindre son imagination , le cœur se trouve plus de la partie. Le

II. Partie. C

mari peut croire ne pas voir sa femme ; de même celle-ci ne croit pas voir son mari. On se trouve déguisé sous un titre qui représente la variété & qui en donne des idées. C'est un petit raffinement de volupté que l'usage autorise ; & vous jugez dès-lors qu'il n'est point mauvais.

Il s'en faut bien , reprit Cephise , que j'approuve le fruit que vous prétendez tirer de ce travail d'imagination. J'y trouve l'adultère. Mais laissons-là ce terme , quoique je pense qu'il ne vous effarouche pas beaucoup. Je me

restrains simplement à une observation que les moins scrupuleux, ou si vous voulez, les honnêtes gens selon le monde (car c'est souvent synonyme) ne peuvent improuver. La femme & le mari doivent-ils avoir à se louer mutuellement de ne pouvoir s'aimer, de n'avoir de plaisir à se voir que figurativement ? Pour moi je détesterois un mari qui n'aime-
roit en moi que Madame une telle. Mais j'en reviens à Melite. Sa jalousie est un foible dont vous vous plaignez. L'usage du monde peut lui en

faire sentir le ridicule. Aussitôt qu'elle le connoîtra pour tel , comptez que son amour propre le lui fera quitter. D'ailleurs, vous avez encore un autre sujet d'espérer qu'elle y renoncera. Je veux dire l'expérience. Vous aimeriez Melite : je ne dis pas que vous l'aimeriez en tant qu'elle seroit votre femme ; vous craindriez à votre tour un ridicule, car le monde en fait un, même de ce qui est devoir ; mais sa vertu , sa sagesse , sa douceur, ses complaisances vous la rendroient chere. Vous ne lui seriez infidèle que fictive-

ment ; c'est-à-dire, que vous vous amuseriez de faire votre cour à d'autres, sans cependant, par une infidélité réelle, vous rendre indigne de sa tendresse, qui ne seroit alarmée que jusqu'à ce qu'elle eût pu s'assurer que ce n'est que dehors trompeurs. Melite auroit-elle fait deux ou trois découvertes semblables ? Croiez qu'elle ne seroit plus jalouse. Elle seroit certaine de trouver l'honnête homme dans son mari.

Vous avez un talent unique, Mademoiselle, dit d'Albernac, pour persuader ce

que vous dites ; & vous me feriez souhaiter d'être à Melite , si je n'étois asservi à son interprète. Il n'y faut point songer , répondit Cephise , ma sœur est mon aînée , je vous l'ai déjà dit , elle doit être pourvue la première. D'ailleurs je doute fort que vous fussiez aussi heureux avec moi que vous vous le promettiez. Vous auriez peut-être le même défaut que vous reprochez à Melite. Je me sens celui d'être un peu étourdie ; & mes actions les plus innocentes pourroient passer pour criminelles.

Je vous connois attaché à la première idée qui vous frappe. Que fai-je si vous pourriez prendre assez sur vous , pour tenir la même conduite que vous devez vous promettre de la part de ma sœur, pour s'assurer de la vérité? Ne me taxez point de jalousie , reprit d'Albernac , je n'en ai jamais éprouvé , & votre vertu, Mademoiselle, m'en préserveroit. Abus , fausse confiance , répliqua Cephise! On se lasse de rendre justice. Il y a plus; on ne croit point ne la pas rendre , en pensant mal. Le siècle fournit tant

d'exemples d'infidélité , que l'on s'habitue à croire qu'une femme peut rougir d'être sage. Votre esprit vous feroit, sans doute , combattre ma façon de penser sur votre compte : mais , soit préjugé fâcheux , soit entêtement de ma part , vous ne réussiriez pas à me faire changer. Vous serez heureux avec Melite : vous êtes trop honnête homme pour ne lui pas faire le même sort. J'aimerai , comme beau-frere , celui qui ne me conviendrait point , comme mari.

Puis donc , Mademoiselle,
dit

dit d'Albernac , qu'il n'y a point d'espérance de vaincre deux ennemis que vous réunissez à la fois contre moi ; & il y a d'autant moins de générosité dans votre procédé , qu'un seul n'est toujours que trop à redouter chez le beau sexe ; il faut que je vous déclare que Melite m'est promise. Avant que de le lui faire connoître , je voulois savoir si je ne pourrois pas être plus heureux. Pareille ambition n'est point blâmable , il s'en faut , surtout lorsque vous en êtes l'objet. Mais , craignez-vous , répondit

II. Partie.

D

Cephise, que vos yeux n'aient rien annoncé à ma sœur ? Elle ne peut, reprit d'Albernac, connoître leur langage ; ou, si elle le connoît, elle ignore que les hommages, qu'ils ont pu lui rendre, n'étoient que relativement à sa beauté. Je lui trouve une austérité de sentimens qui empêche mon cœur de se mettre de la partie. A merveille, dit Cephise ! C'est-à-dire, que vous trouvez ma sœur trop sage. Non, répondit d'Albernac : sur ce sentiment, on ne peut jamais se plaindre d'excès. Je voudrois seulement qu'el-

le reçût , avec moins de froideur , certains propos galans , enjoués , qui ne doivent point effraier , quand ils ne franchissent point les bornes de la décence. Mais au contraire elle les rejette avec une apparence de crainte qui donneroit à penser qu'elle se méfie d'elle-même. Voilà assurément , reprit Cephise , une façon de penser unique. Vous voudriez que Melite permît que l'on lui fît la cour , & vous l'aimeriez par émulation. Oui sans doute , répliqua d'Albernac , & j'y aurois un avantage. D'autres trou-

veroient ma femme de leur goût ; je serois moins honteux de l'aimer. Mais croiez-vous , dit Cephise , me faire aisément prendre le change , en m'annonçant une certaine honte maritale. Je ne suis point assez dupe pour vous prêter des sentimens de philosophe : il s'en faut du tout. Si vous regardez l'amour comme une foiblesse ; je sai dans quel sens vous le regardez comme telle. Vous ne seriez point honteux d'aimer une coquette ; & vous voulez l'être d'aimer une femme vertueuse. Je me donnerai bien de

de garde de rendre compte à Melite de tout notre entretien. Je ne lui dirai que ce qui est à votre avantage. Cela seroit trop tôt fait. J'y ajouterai quelque chose, fauf à ne faire que vous le prêter. Retournez auprès d'elle ; étudiez-la sans prévention , & vous connoîtrez qu'elle mérite quelque chose de mieux que l'attachement d'un mari honteux. Rassurez-vous. Ne regardez point l'amour que vous prendrez pour elle comme une foiblesse. Revenez dans quelques jours , je vous instruirai des dispositions de

II. Partie.

E

Melite. Je n'oublierai rien pour vous préparer son cœur ; mais ne m'exposez point à ses reproches par la suite.

D'Albernac suivoit ainsi son projet de séduction , tandis que livrée aux plus mortels ennuis , mon cœur étoit assez foible pour trouver des excuses à l'indifférence. Que l'amour propre est dangereux, lorsqu'il est poussé à l'excès ! Si le mien se fût contenu dans les simples bornes de croire que je devois être aimée , parce que j'aimois ; l'inexactitude d'Albernac , ses froideurs , son stile négligé ,

tranquille; guindé, quand il vouloit me parler d'une tendresse qu'il n'éprouvoit plus; m'auroient fait connoître que la mienne étoit outragée par un ingrat. J'aurois tenté une fois, ou deux au plus, de rappeler chez lui un amour éteint ou du moins affoibli par l'éloignement. Je me serois fait une étude de méfiance. J'aurois pénétré au poid de mon cœur ce que d'Albernac eût pu me répondre. Ses expressions eussent-elles été contraintes, forcées? Je les aurois reconnues telles & d'un titre bien inférieur aux

miennes que le cœur seul dictoit. Si la raison avoit été quelque tems rébèle à ma voix, elle se seroit enfin rendue ; elle m'auroit consolée, & m'auroit fait autant mépriser d'Albernac que je l'avois aimé. J'aurois pu même le haïr : ce sentiment succède assez d'ordinaire à l'amour violent. Mais non : je ne cherchois qu'à m'abuser ; je préférois mes tourmens à la consolation que j'aurois tirée d'oublier mon perfide. Difficilement croit-on coupable de forfaits l'objet de sa tendresse. L'amour propre s'y oppose.

J'attendois d'Albernac dans un mois. C'est encore ce tems, me disois-je, qu'il faut que je passe dans le trouble, dans l'inquiétude. Il sera long; mais n'en ai-je pas déjà passé deux fois autant? D'Albernac paroît indifférent; il veut peut-être m'éprouver. Ma sensibilité le rendra plus ardent. Je le reverrai plus empressé que jamais. Il a été trop curieux de ma tendresse, pour, en si peu de tems, ne plus s'en soucier. Il m'a fait une cour trop délicate pour avoir un cœur si corrompu. La peine qu'il a ressentie

de m'avoir des obligations ;
 m'en est une preuve mar-
 quée. Peut-être est-il em-
 barrassé ? Il se fera peut-
 être embarqué au jeu : il aura
 été dupe de sa complaisance,
 car il n'est point joueur. S'il
 a perdu sur sa parole ; pour y
 faire honneur , il aura vendu
 même jusqu'à son équipage.
 Il n'ose point s'adresser à moi :
 mais ne sait-il pas que , pou-
 vant lui être utile , je satisfais
 mon cœur ? Il en est con-
 vaincu ; mais il ne peut vain-
 cre un orgueil que je ne puis
 blâmer. Je me plains que ses
 lettres sont froides , qu'elles

font indifférentes: je dois me mettre à sa place. Si je ne jouissois pas d'une certaine aisance, serois-je gaie, serois-je tendre? Il craint d'ailleurs que je ne prenne un empressement vif de répondre à ma tendresse, pour un mouvement intéressé. J'avois beau encore sur cet article l'accuser de ne me pas connoître, je lui prêtois de nouveau pour excuse sa délicatesse: & je pris aussitôt mon parti de lui envoyer cinq cens louis, que j'accompagnai d'une lettre. On me pardonnera bien de la supprimer. N'avoué-je

pas assez ma foiblesse, pour être exempte d'en laisser subsister un monument de pareille authenticité?

Le stîle méritoit bien que d'Albernac se fit quelque violence pour l'imiter. Il ne fut que poli. Il traita à fond la reconnoissance. C'étoit ce sentiment que je souhaitois le moins : il me parut même injurieux. Je trouvai un billet : je le déchirai & lui en envoiai les débris avec une lettre de reproches. Elle me parut le faire rentrer en lui-même. Il me demanda mille pardons, puisque j'avois cru qu'il avoit voulu

voulu m'injurier. Il hafarda de s'excuser sur des apparences d'indifférence auxquelles j'avois pu me laisser surprendre. Il se servit des mêmes raisons que je lui avois marquées. D'Albernac manquoit à la générosité, puisqu'il emploioit les armes que je lui avois fournies. La trêve en étoit plus meurtrière pour moi. Il m'annonçoit un retour prochain, tandis qu'il arrangeoit son indigne projet sur l'argent qu'il avoit reçu de moi.

J'attendois de jour à autre d'Albernac que je ne devois

II. Partie.

E

plus voir. Il me repaissoit cependant toutes les semaines du plaisir de le posséder. Chaque délai avoit son excuse. Mon cœur n'avoit plus à prendre le soin d'en chercher. Au moment qu'il devoit être le plus attiré, il concevoit moins de doutes. Heureuse & folle tranquillité, qui ne durera que bien peu ! D'Albernac m'avoit marqué le jour positif de son arrivée, que rien ne pouvoit plus retarder. Je me préparois des plaisirs qui bientôt se changèrent en la plus cruelle amertume. Je reçus ce jour même une let-

tre d'Albernac. Je crus qu'il se faisoit de fête de me surprendre; & que, s'il m'annonçoit un nouveau délai, ce n'étoit qu'une feinte. C'est de ces petites supercheres qui sont toujours chères. Les amans savent se flatter. J'ouvris cette malheureuse lettre d'un air serain, qui dégénéra en désespoir lorsque je lus.

MADAME,

„ Depuis un très-long-
 „ temps j'hésite à vous instrui-
 „ re. Un oncle fort riche
 „ veut que je me marie; ou

„ je suis menacé d'une exhé-
 „ rédation. Il m'obsède. Il
 „ faut que je me rende à ses
 „ poursuites. Mon inclina-
 „ tion est contrainte. Il m'en
 „ coûtera cruellement de
 „ donner dans des apparen-
 „ ces d'infidélité vis-à-vis de
 „ vous. Mon cœur, vous le
 „ savez, Madame, n'est plus
 „ en ma disposition, depuis
 „ que l'amour vous l'a sou-
 „ mis. Je n'ai de libre que
 „ ma main : c'est elle seule
 „ que je donne, & non sans
 „ la regretter. Mon état va
 „ vous faire naître des scru-
 „ pules ; sçavoir encore si vous
 ne

(37)

„ ne ferez pas assez injuste
„ pour me soupçonner de
„ vous être infidèle. Non ,
„ Madame , je ne vous le
„ ferez pas. Mon amour pour
„ vous va me coûter cher. Ma
„ probité se trouvera com-
„ promise. Le même instant
„ de mes sermens à une épou-
„ se va me rendre parjure. Je
„ compte arriver à Paris dans
„ un mois , & vous présen-
„ ter une victime de l'intérêt,
„ qui sera toujours plus votre
„ amant , que le mari de son
„ épouse.

LE MARQUIS D'ALBERNAC.

II. Partie.

G

De quelle espèce de sentimens fus-je agitée ? Ce n'étoit plus un mariage en l'air , tel que celui lors du retour de Fontainebleau. D'Albernac, m'écriai-je , me sacrifie à l'intérêt , dans le tems que je préviens tout ce qui peut l'obliger. Le perfide m'insulte, en m'offrant son cœur. Croit-il donc que je doive en faire cas ? Croit-il que je me détermine à le regarder encore ? Il se dit mon amant ; & il va être poux de ma rivale. Non ; il n'y a que trop long-tems que je m'entretiens de folles espérances. Voici l'instant du re-

tour de ma raison : mais que
 dois-je attendre d'elle ? Elle
 ne me donnera d'autres con-
 seils que de le mépriser : il n'y
 fera pas sensible ; & mes dé-
 dains cesseront d'être un plai-
 sir pour moi. Si je me venge ,
 je l'humilierai peut-être. Mais
 comment me venger , sans
 me punir la première ? Il pé-
 che par l'infidélité ; lui ren-
 drai-je la pareille ? Je me fe-
 rai mépriser. Je succomberai
 sous le poids des reproches
 que j'aurai à me faire. S'il se
 croit injurié , il proclamera
 mes foibleesses : mais puis-je
 attendre d'un cœur aussi per-

fide qu'il ait attendu jusqu'à ce moment ? Non sans doute : l'homme ne parvient aux forfaits que par gradations. Il aura commencé par être inconstant , il sera devenu ingrat , l'indiscrétion aura suivi , & aujourd'hui le voilà infidèle. Il lui aura peu coûté de sacrifier sa réputation , puisqu'il méprise sa tendresse.

Mais enfin il faut prendre un parti. Je n'en vois qu'un qui puisse me venger , sans me punir : je paroîtrai tranquille. Le pourrai-je ? Pourquoi non ? je suis femme. Je ferai , avec étude , j'en con-

viens, autant capable de dissimulation qu'une autre. J'aurai peut-être quelques malheureux instans qui me trahiront. J'apporterai mes soins à ce qu'ils ne soient point vulgaires. Il faut que je paroisse écouter ceux qui m'entretiendront de leur amour. Je m'entendrai à les laisser espérer ; je n'aurai rien à me reprocher. Mais d'Albernac croira que je ne serai pas plus cruelle , que je l'ai été pour lui. Quoi ! Suis - je donc encore jalouse de sa façon de penser , au lieu de conserver mon mépris pour

lui? Trêve à tous souvenirs du perfide. Je peux reprendre mes premières habitudes. C'est à la variété des plaisirs à me rendre à moi-même. Je ne me suis que trop oubliée. Je dois me respecter. Je lui ai obligation. Ma raison, mon devoir, vont reprendre leur empire. Si je me rappelle mes égaremens, ce ne sera que pour les détester & me préserver de nouvelles chûtes.

Il est des fautes heureuses, j'en ai fait l'expérience. Bien des gens pensent que l'oubli coûte peu à notre sexe. Je n'étois donc pas assez femme,

puis-que je n'ai que trop éprouvé le contraire ? Mais , qui la raison n'aide-t-elle pas , quand on y a recours de bonne foi ? Elle nous dessille les yeux , elle nous fait connoître notre devoir : elle s'accommode à notre foiblesse ; elle est complaisante , au point de ne nous le pas faire appercevoir sous ce titre , qui souvent nous causeroit de l'effroi. Elle le présente comme bienfaisance ; nous avons moins de peine à l'écouter. Insensiblement nous l'aimons , dans peu nous nous y attachons , & nous le goûtons au point

de ne pouvoir comprendre comment nous nous en sommes écartées. Aveuglée jusqu'alors, prévenue contre Monsieur Durdof; & pourquoi? parce qu'il étoit mon mari: si je ne le haïssois pas, du moins n'avois-je pas d'amitié pour lui. Je reçois une lettre qui m'apprend son retour: avant, je l'avois appréhendé; tout prochain qu'il est alors, je le trouve trop éloigné. Quelle preuve plus sensible du changement de mon cœur?

D'Albernac jouissoit à Caen de l'espérance d'abuser de nos
deux

deux jeunes personnes ; & je croiois de bonne foi son prétendu mariage. Ma fierté & ma raison s'opposoient à ce que j'eusse même l'envie de m'en éclaircir. Cephise lui avoit promis de disposer Melite en sa faveur. Il témoigna de l'empressement à être instruit. Cephise en inféra qu'il souhaitoit épouser Melite. J'ai eu, Monsieur, lui dit Cephise, différens entretiens à votre sujet avec ma sœur. Elle m'a paru d'abord préférer de rester fille, à exposer sa tranquillité ; mais je lui ai fait connoître que c'é-

toit vouloir , à plaisir , se rendre malheureuse , que de trop se livrer à la prévention. Je lui ai représenté que j'avois mis bas ce sentiment , pour découvrir les vôtres. Je l'ai assurée que la découverte en avoit été avantageuse pour elle. Elle est plus d'une fois venue à la charge sur votre légèreté : j'ai rassuré ses craintes. La certitude , que je lui ai dit avoir de votre probité , devoit les faire cesser ; puisque l'honnête homme ne peut point être infidèle. Elle m'a objecté que le siècle vouloit que , manquer à ce point si

chatouilleux pour elle , ce ne fût point compromettre la probité. Elle me paroissoit effraïée de ce faux préjugé. Pour l'anéantir , il ma fallu lui parler de l'amour que vous m'aviez juré avoir pour elle. Et , comment , Mademoiselle , répondit d'Albernac , l'a-t-elle reçu ? N'aura-t-elle point paru en douter ? N'aura-t-elle point cru que jurer , c'étoit me parjurer ? Je ne lui ai point autrement vu de doutes , reprit Cephise : & vous m'en avez l'obligation. J'ai prêté tant de bonne foi à votre amour , à votre tendresse ;

je l'ai tellement masqué de la constance , qu'il a été reçu tout au mieux. Mais , m'a-t-elle dit , son état de militaire me laisse toujours de l'effroi. Quoi , ai-je repris , ma sœur , vous avez encore quelques doutes sur son attachement pour vous ? Non , m'a-t-elle répondu d'un air assez tendre ; mais de la façon dont vous me peignez d'Albernac , je sens que je l'aimerai : peut-être même ne suis-je point à présent à prendre ce sentiment ? Et quelles inquiétudes de le savoir éloigné de moi , soit dans une garnison

garnison, soit à l'armée ! A la première, un rien, un mot équivoque, échappé sans aucun mauvais dessein, contraint de se battre ; & les jours de ce que j'aimerois seroient exposés. Seroit-il à l'armée ? Au moment qu'il n'y auroit rien à craindre pour lui, je le croirois dans le plus fort de la mêlée. L'amour de la gloire emporte l'Officier : il veut se distinguer ; & il ne le peut qu'au milieu des plus grands périls.

Vous voudriez, lui ai-je dit, qu'à la veille, peut-être, d'avancer dans le Service, il

II. Partie.

I

le quittât. Je ne sai si ce sacrifice ne seroit point au-dessus de son amour. Il aime son état. A peine est-il Capitaine? Se retirer! Je doute qu'il y consente. Tâche, ma chere Cephise, m'a-t-elle répondu en me serrant les mains, de le déterminer. Je ne peux prendre sur moi de lui faire cette proposition. Il me reprocheroit peut-être que je ne l'aime point, n'étant pas jalouse de son honneur. Il croiroit même que je l'injurierois. Il convient mieux que tu te charges de lui parler. Tu peux lui donner nombre d'exemples d'au-

tres qui, dans une perspective aussi flatteuse que la sienne, ont quitté cet état toujours effraiant pour une tendre épouse. S'il ne te paroît retenu que par le respect humain, il est à moitié vaincu. Représente lui tel & tel, Capitaines comme lui, qui ont quitté le Service sans se déshonorer; & qui tiennent aujourd'hui un rang distingué dans la Finance. S'il n'est embarrassé que d'une excuse pour faire une retraite honnête: une foible complexion, une santé délicate, ont été la ressource de plus d'un. Dans

ce siècle tout respire finance : elle étoit les meilleures maisons. Elle ne peut donc avilir le Marquis : elle soutiendra son titre avec plus d'éclat.

Convenez, dit Cephise ; que je suis une assez bonne négociatrice. Oui, sans doute, Mademoiselle, répondit d'Albernac ; & j'éprouve que mes expressions feroient bien inférieures à ma reconnoissance. Mais vous ne me dites rien, reprit Cephise, sur le nouvel état que ma sœur souhaiteroit que vous prissiez. Elle livre, répliqua-t-il, d'é-

tranges combats à mon cœur. Mon amour pour elle, mon attachement à mon état ; l'envie de posséder Melite ; ma passion pour la gloire ; mon ambition de rendre Melite heureuse : tous ces différens sentimens m'obsèdent à la fois. Cependant je pourrois , peut-être bien , me décider & sur le champ ; mais je paroîtrois tenir trop de l'étourdi. Je dois préférer de demander du tems pour réfléchir. J'y trouve un avantage ; je me modèle sur le caractère de Melite : elle ne se décide point à la légère. Puis-

je mieux lui prouver mon amour que de vouloir lui ressembler ? C'est d'elle que je veux obtenir le tems de la réflexion : trouvez bon , Mademoiselle , que je la fasse prier de descendre.

D'Albernac étoit dans son centre. Par des apparences de sincérité , il venoit de surprendre Cephise ; celle-ci , intéressée à voir sa sœur mariée , l'avoit séduite par de spécieuses promesses : elle étoit trop bien préparée , pour que d'Albernac , du premier instant , ne réussît pas à la tromper. Elle parut avec cet

air de timidité qui ne pou-
voit qu'augmenter le plaisir
du fourbe : il devenoit cer-
tain de persuader tout ce
qu'il diroit. Jamais jour plus
heureux pour moi , que ce-
lui-ci , Mademoiselle , dit-
il à Melite , puisqu'il me per-
met d'avoir le bonheur de
vous posséder. La crainte
d'alarmer votre pudeur m'a
toujours retenu , pour vous
déclarer quelle vive & inef-
façable impression vous avez
fait sur mon cœur. Je ne
l'ai pas moins été par la mor-
tification que j'aurois éprou-
vée , si le choix de Monsieur

votre pere n'eût point été d'accord avec votre inclination. Plus l'objet, qui nous frappe, a droit d'enchanter; moins la vanité a de prise sur nous, pour faire naître cette heureuse hardiesse, interprète de nos sentimens. Il ne falloit pas moins que vous, Mademoiselle, pour m'en inspirer un, qui n'avoit jamais été le mien : je veux dire la méfiance de plaire. Le siècle m'avoit donné une suffisance que l'instant de vous voir a fait taire aussitôt. Mon cœur a senti des dispositions, jusqu'alors totalement

ment

ment inconnues pour lui : il est lié par la constance. Loin de murmurer , il s'applaudit de ses chaînes : elles seront légères, si vous daignez les partager.

Quoi , Marquis , répondit Melite , je serois capable d'opérer de si heureux changemens ! Je vous rendrois tout autre que ce que vous étiez & que vous vouliez continuer d'être ! Vous me feriez un sacrifice de l'habitude ! Mais , dans ce moment-ci même , cette vanité , que vous me flattez d'avoir fait taire , ne reprend-

elle pas son empire ? N'est-ce point faire de légères promesses ? N'est-ce point s'exposer à ne pouvoir les réaliser ? Non, Mademoiselle, reprit-il, mon cœur ne s'est point laissé emporter par l'enthousiasme ; & ce n'a pas été pour lui une petite peine d'y résister. Il s'est apperçu que votre beauté, loin de tenir seule un rang distingué, n'étoit qu'en concurrence avec les qualités du cœur, du caractère & de l'esprit. Il a consulté la raison : de sa part il ne pouvoit trouver que des applaudissemens à

son goût. Mais ne se repentira - t - il pas , dit Melite , de sa conversion ? D'ailleurs , est-elle bien sincère ? L'habitude , vous le savez , est réputée seconde nature : elle est rébèle. Je n'en disconviens point , reprit d'Albernac : mais qui peut résister à l'amour ? Le mien connoît encore moins d'ennemis difficiles à vaincre , puisqu'il est autorisé par la raison. Voilà , dit Cephise , ce que l'on peut appeller du concluant , du persuasif ! Vous êtes heureuse , Mademoiselle , lui répondit d'Albernac , d'avoir

le cœur libre : il vous permet le ton ironique. M'est-il permis de vous demander s'il seroit excité par des doutes de votre part ? Non , répliqua Cephise , vous me parliez , en l'absence de ma sœur , de façon à n'en point avoir. Je vous ai vu même sur le point d'acquiescer aussitôt à tout ce qu'elle demande : & c'étoit me faire , par preuves , l'apologie de votre amour & de votre raison.

Jusqu'à quel point donc , dit Melite , Monsieur pouvoit-il la générosité ? Je le voiois , répondit Cephise ,
décidé

décidé de renoncer au Service, & cela dans la minute ; mais il s'est fait un scrupule de passer pour étourdi ; & il vous a fait prier de descendre , pour vous demander le tems de la réflexion. Il veut sans doute donner un vernis d'irrésolutions à un parti pris. Mademoiselle , dit d'Albernac à Cephise , fait que la raillerie lui sied. Pourquoi me tourner en ridicule ? Je dois tirer vanité de ne point me décider à la hâte. Je vous l'ai dit , Mademoiselle , je gagne une sympathie avec Mademoiselle votre sœur. Réflé-

II. Partie.

L

chiffiez donc, répondit Cephise, puisque c'est votre goût, & qu'il vous plaît d'autant plus qu'il est sympathique. Pour moi je pense que du premier instant la raison & l'esprit doivent discerner de deux partis quel est le meilleur. La réflexion ralentit l'imagination : & souvent on en est dupe. Faux système, ma sœur, reprit Melite, & que l'on ne pardonnera pas, sans peine, à votre âge ! C'est se faire illusion de croire que, pour l'ordinaire, la raison préside, de concert avec l'esprit, à un choix subit. Pour asseoir

un jugement bien sain , il faut objecter : c'est une controverse entre le pour & contre. Ensuite il faut résumer ; quand on a pésé les différentes raisons de part & d'autre, on se décide, & rarement on a lieu de se repentir. Suivant les événemens, répliqua Cephise : mais, dit Melite, qui peut les garantir ? Suivant votre principe, ils sont encore plus à craindre, parce qu'ils sont moins prévus. Mais laissons-là, ma sœur, une dissertation qui pourroit humilier ton amour propre. Le Marquis demande du tems pour

faire ses réflexions. Je l'approuve. Je serai plus flattée de leur devoir de son acquiescement à mes souhaits, que non pas à un accès de complaisance : je suis généreuse, ajouta-t-elle en regardant d'Albernac, je ne fixe point le tems. Je souhaite seulement qu'il soit, de beaucoup, moins long, que celui que j'ai attendu pour vous rendre justice. Sans Cephise, je serois peut-être encore dans l'incertitude. Si je ne sai pas penser, reprit Cephise, j'ai du moins, ma sœur, le talent d'accélérer chez

vous cette faculté. Eh bien ; voilà l'effet de vos réflexions ! Elles étoient devenues pour vous un labyrinthe , dont il m'a fallu vous tirer.

Cet entretien avoit donné à d'Albernac une facilité plus que suffisante pour mettre impunément en jeu tous les ressorts de sa fourberie. Il s'étoit déclaré à Melite pour un époux choisi par son pere. Céphise , dupe la première de la prétendue bonne foi d'Albernac , s'étoit associé Melite. Mais d'Albernac crut que celle-ci , plus familière avec lui depuis qu'elle lui avoit

fait connoître qu'elle consentoit à l'épouser , pourroit lui demander des preuves du choix fait par son pere. Melite & Cephise n'avoient jamais reçu de ses nouvelles , que par voies indirectes. Elles n'étoient point à portée de connoître ni l'écriture ni le stile.

D'Albernac en fut plus à son aise. Il étoit en Normandie. Il lui fut facile de trouver gens qui voulûssent contrefaire mon écriture. Il me fit continuer d'être l'organe de sa séduction. Il me fit lui écrire que j'avois reçu une

lettre du pere de ces deux
jeunes victimes : qu'il m'a-
voit envoyé plein pouvoir de
consentir, pour lui, au ma-
riage de Melite; qu'il ne vou-
loit point gêner son cœur;
mais qu'il falloit aussi que le
parti fût sortable : qu'il le
trouvoit tel, si c'étoit le Mar-
quis d'Albernac, Monsieur
Durdof lui ayant dit que c'é-
toit sur lui que j'avois des
vûes. Enfin que c'étoit à moi
d'en décider : qu'il me fai-
soit remettre cinquante mille
écus qui étoient la dot. Qu'il
auroit souhaité que ses affai-
res lui eussent pu permettre

de venir faire un tour en France; mais que ne le pouvant pas de plus d'un an, il ne vouloit point reculer la satisfaction de sa fille. Qu'il me prioit de songer à Cephise; & qu'aussitôt que je lui aurois trouvé un parti équivalent à celui de sa sœur, il ne feroit pas moins empressé à y consentir.

D'Albernac ne laissoit pas son Secrétaire oisif. Il me fit aussi écrire à Melite. Je la félicitois sur son goût; je lui demandois de me savoir gré de lui avoir procuré un époux qui pourroit la rendre heureuse :

reuse : je le lui cautionnois de nouveau. Enfin j'écrivois tout le contraire de ce que pensoit Madame Dur dof. Je lui disois que j'attendrois sa réponse pour envoyer le consentement & la dot. Je lui offrois ma maison lorsqu'elle viendrait à Paris. J'ajoutois qu'elle se fit accompagner par Céphise : que l'intention de Monsieur son pere étoit de la retirer du Couvent ; & qu'il me prioit de la garder chez moi , jusqu'à son mariage , auquel j'allois songer aussitôt que son amée seroit pourvue.

Le séducteur alla , d'un air triomphant , donner à Melite la certitude d'être mariée quand elle le jugeroit à propos ; & à Cephise l'espérance de l'être dans peu de tems. Pouvoit-il manquer d'être bien reçu de l'une & l'autre ? Quelle nouvelle plus agréable pour deux Demoiselles que le Couvent ennuie ! Il remit à Melite la lettre qui étoit pour elle ; il lui communiqua la sienne : toutes deux flattèrent également Melite. Je n'aurois rien à souhaiter , dit-elle , si mon pere pouvoit être témoin que je trou-

ve ma satisfaction dans mon obéissance. Vous devez , ma sœur , répondit Cephise , regarder ce plaisir , comme un plaisir de réserve : la joie de mon pere sera encore plus grande , de vous trouver également contente au bout d'un an. Je conçois que la tendresse d'une fille reconnoissante est flattée de la présence d'un pere ; mais son consentement est seul nécessaire. Vous souhaiteriez peut-être engager d'Albernac à être assez généreux pour attendre l'arrivée de mon pere ; & vous pécheriez contre ses volon-

tés, contre la justice, & contre l'amitié. Vous m'imputez, dit Melite, bien des crimes à la fois. Sans faire la moindre réflexion, répondit Cephise, je veux vous le prouver. Consultez la lettre de Madame Durdof à d'Albernac : vous verrez que mon pere ne veut point reculer votre satisfaction. Vous seriez injuste à l'égard d'Albernac ; il auroit droit de penser que vous cherchez à éluder. Le dernier crime ; c'est moi qu'il regarde ; vous m'aimez ; vous ne pouvez que souhaiter mon bonheur : vous le reculerez.

leriez. Quand les choses te sont personnelles, reprit Melite, la vivacité avec laquelle tu saisis le vrai, vaut bien la réflexion. Tu m'en donnes la preuve. Tu ne me prêtes rien, lorsque tu dis que je t'aime : je ne veux pas t'en laisser le moindre doute ; je me punirois. Mais nous ne pouvons rien décider d'ici à quelques jours. D'Albernac me doit une réponse ; elle me tient en suspens.

Il avoit appris que j'attendois Monsieur Durdof. Il craignoit que, peu de tems après son arrivée, il ne fit un

II. Partie.

N

tour à Caen pour voir ses jeunes pupilles. Il falloit prévenir un voiage qui auroit tout découvert. La bonne foi où étoient ces jeunes personnes, eût commencé par les faire remercier Monsieur Durdof de sa complaisance à venir tenir lieu de pere à Melite. Les Officiers pardonnent bien quelques promesses hasardées d'épouser , quand on les a jugées nécessaires pour jouir : mais d'Albernac séducteur , faussaire , eût été traduit à un conseil toujours rigoureux , parce que la probité & l'honneur y président;

& il auroit été cassé honteusement. Il promit à Melite de vendre au plutôt sa Compagnie. Il l'assura qu'il en traitoit avec un Lieutenant de son Régiment: que celui-ci attendoit au premier jour que son pere, qui souhaitoit fort son avancement, lui en fît remettre le prix. Il me fit écrire par Melite une lettre de politesse, en attendant une autre pour la remise de la dot. Il se chargea de mettre cette lettre sous son enveloppe: il devoit l'envoier & la recevoir.

Melite étoit contente. Elle

Nij

obtenoit ce qu'elle avoit souhaité. Elle ne différa point à aller en faire part à Madame de Milleville , que d'Albernac avoit prévenue. Sommes-nous de bonne-foi ? nous avons le malheureux foible de croire les autres de même : nous nous reprocherions jusqu'à un instant de doutes. Pour bien fourber & avec succès , il faut affecter une pureté de sentimens , qui tienne même du plus rigide Casuiste. C'étoit le rôle que d'Albernac avoit joué , sans se démentir : il l'avoit également soutenu parmi ses ca-

marades. Il s'étoit peu embarrassé de trouver souvent une façon de penser un peu opposée à la sienne. Toujours uniforme dans sa conduite & l'apparence de ses sentimens, il lui avoit été facile de surprendre Madame de Milleville, quoiqu'elle n'eût pas moins d'esprit que d'usage du monde. Elle félicita Melite, elle lui témoigna sincèrement la part qu'elle prenoit à sa satisfaction. Elle lui prouva un véritable intérêt d'amitié, en lui demandant la préférence de faire les frais de la nôce.

Madame de Milleville

avoit une fort belle Terre du côté de Honfleur. Elle y devoit réunir la meilleure compagnie de Caën. Melite accepta ses offres & lui témoigna sa plus vive reconnoissance. Madame de Milleville lui dit que, devant se rendre dans deux jours à sa Terre, il lui paroissoit décent qu'elle l'accompagnât, pour y rester en attendant son mariage ; que d'Albernac le souhaitoit & l'en avoit priée. Elle ajouta qu'il seroit tems de faire venir Cephise quelques jours avant.

A peine Madame de Mil-

leville avoit-elle fini, que d'Albernac entra. Je vous enleve Melite , lui dit-elle : l'impatience que vous aurez de la rejoindre , ne vous fera point perdre de tems pour terminer toutes vos affaires. Je devrai à Melite le plaisir de vous avoir plutôt. D'Albernac répondit qu'il n'étoit retenu que par la vente de sa Compagnie ; mais qu'il comptoit que ce seroit une affaire terminée dans une huitaine. Melite , pendant les deux jours qui précédèrent son départ avec Madame de Milleville , reçut les complimens

sur son mariage prochain ; & elle partit.

D'Albernac redoubla d'assiduités auprès de Cephise. La qualité d'incessamment beau-frere les permettoit. Il demanda à Cephise si elle ne préféreroit pas d'accepter la maison de sa sœur à celle de Madame Durdof. Cephise lui répondit qu'elle devoit se conformer aux volontés de son pere : qu'il témoignoit une confiance sans réserve en Madame Durdof ; & que si elle , de son côté , ne répondoit point aux offres obligantes qui lui avoient été faites ,

faites , elle pourroit rendre moins vif l'intérêt que l'on annonçoit prendre pour elle. Qu'à la vérité elle feroit plus contente d'être chez fa sœur, dont le caractère ne lui étoit pas moins connu , qu'elle étoit certaine de son amitié : mais qu'à moins que Madame Durdof ne lui proposât de choisir de l'une ou l'autre maison , & cela avec simplicité , fans masquer sa proposition d'une politesse équivoque qui menaceroit de mauvaise humeur de n'avoir point la préférence ; elle accepteroit la maison d'une étran-

gère , pour ne point rallen-
tir une amitié qu'elle annon-
çoit ; & qui venant à lui man-
quer , seroit préjudiciable à
son envie d'être mariée.

D'Albernac objecta à Ce-
phise que son pere pourroit
sans peine prendre la même
confiance en Melite : qu'il
étoit vrai cependant qu'il
pourroit aussi soupçonner que,
du caractère doux & com-
plaisant dont on n'avoit pas
manqué de la lui peindre ,
elle se laisseroit peut-être ga-
gner , pour autoriser un choix
sur lequel celle-ci ne se feroit
pas assez consultée. Il ajouta

qu'il devoit sacrifier l'envie de l'avoir avec Melite , à l'incertitude que Madame Durdof ne trouvât toujours quelques inconvéniens aux différens établissemens qui se présenteroient , ne l'étant pas par elle-même : que l'on avoit plus d'un exemple d'abus de confiance causés par la jalousie. Le Marquis fit ses excuses de ne pas rester plus long-tems : il dit qu'il avoit rendez-vous pour toucher le prix de sa Compagnie. Il promit de revenir le lendemain prendre jour pour aller joindre Melite.

L'envie d'exécuter son détestable projet le rendit exact à sa parole. Melite est satisfaite, dit-il à Cephise ! Je ne suis plus Capitaine. Me voilà Marquis Bourgeois, il me faudra encore changer d'état & devenir Maltotier. En vérité, l'amour nous rend de vrais Prothées ! Pourvu que je n'aie pas lieu de m'en repentir. Votre réflexion, reprit Cephise, est injurieuse : Melite n'est point au-dessous du sacrifice que vous lui faites ; soiez certain au contraire qu'elle en mérite de plus grands. Je ne crois pas, dit d'Albernac,

(85)

d'Albernac, qu'il puisse y en avoir. La passion pour la gloire a toujours tenu le premier rang. J'en conviens, répondit Cephise : mais aussi, souvent n'est-on pas fâché de se défaire d'une passion périlleuse. Quoi, Mademoiselle, reprit d'Albernac, vous voulez m'insulter ? Non, répliqua-t-elle, je veux me venger. Les assurances que je vous ai données pour Melite, & qu'elle vous a confirmées, loin d'exciter des doutes de votre part, devroient vous rendre honteux d'en avoir. C'est témoigner une méfian-

II. Partie.

P

ce qui offense ma sœur & moi : elle fait tort à sa sincérité & à mon discernement. Mais ce n'est point, Mademoiselle , dit d'Albernac , ni sur vous , ni sur Melite , que tombe cette méfiance : elle m'est personnelle. C'est celle qui a pris la place de la vanité que j'avois d'être toujours certain de plaire. Melite , répondit Cephise , ne vous a que trop fait connoître que vous aviez cette certitude auprès d'elle ; & je l'en ai blâmé intérieurement. Elle auroit bien mieux fait de dissimuler un peu : vous auriez

été plus curieux de la posséder ; & ce que vous n'envi-
sagez aujourd'hui que com-
me simple satisfaction , vous
auroit paru être un bonheur
réel. Melite a perdu à être
trop franche. Non , Made-
moiselle , reprit d'Albernac ,
c'est une parité de sentimens
entr'elle & moi , qui ne peut
lui porter préjudice. Mais ,
pouvez-vous me blâmer d'a-
voir cherché à savoir encore
de vous que j'étois assez heu-
reux pour être aimé ? Vous
deviez du moins , dit Cephise ,
avoir recours à un moien
qui ne vous auroit point ôté

le plaisir de paroître incertain , mais d'une façon plus mitigée ; il eût aussi annoncé que vous connoissiez tout le prix de Melite. Vous pouviez employer une expression semblable à celle-ci. *Quoi ! suis-je donc assez heureux pour être aimé ?* Mais vous eussiez cru vous humilier en prenant un langage ordinaire ; & , pour vous distinguer , vous n'avez fait voir qu'incertitude , sans vouloir paroître souhaiter être ce que vous affectiez de craindre n'être pas. J'avoue mon tort , répondit d'Albernac , mais sans trop

m'en repentir , puisqu'il m'a fait obtenir une plus forte certitude , de ce que je ne pourrai jamais trop savoir , que je suis aimé.

Cessez , Mademoiselle , de me quereller , continua d'Albernac : je viens vous prouver mon impatience d'être uni avec Melite , en vous demandant votre jour pour aller chez Madame de Milleville. Jamais , reprit Cephise , je ne verrai ma sœur assez tôt contente : mon amitié pour elle s'opposeroit à ce que je ne secondâsse point l'empressement que vous té-

moignez. Mais toutes vos affaires sont-elles entièrement finies ? Madame Durdos a-t-elle rempli ses engagemens sur l'envoi de la dot & du consentement ? Je suis porteur de l'un & l'autre , dit d'Albernac. Melite l'ignore. Contraignez , Mademoiselle, l'envie que vous auriez de lui en donner la nouvelle ; ne l'instruisez point : ne m'enlevez point , je vous supplie , le plaisir de la surprendre.

Le tems de l'enlèvement de Cephise étoit arrivé. D'Albernac lui dit que le lendemain , de bonne heure , il se

trouveroit en chaise de poste à la porte de son Couvent. Il la pria de se tenir prête. Cephise le lui promit. Le plaisir de quitter une clôture qui lui étoit devenue doublement insupportable, depuis qu'elle n'avoit plus sa sœur; celui d'être dans le monde; de voir finir un mariage qui lui promettoit incessamment le sien, cautionnoient que Cephise ne feroit point attendre après elle.

Quelles auroient dû être les agitations d'Albernac, jusqu'à la minute de l'exécution de son rapt! Il ne lui

étoit point difficile , il est vrai , d'enlever Cephise : elle étoit dans la bonne foi. Mais, de l'y entretenir, c'étoit ce qui auroit embarrassé tout autre que d'Albernac. Il ne pouvoit lui dire que , pour arriver à la Terre de Madame de Milleville , il falloit plusieurs jours de route. Cephise savoit le contraire. Il pouvoit bien lui en imposer sur une dixaine de lieues : mais c'étoit tout. Il avoit prévu ces inconvéniens. Peut-être avoient-ils pu d'abord l'effraier ; mais il s'y étoit moins arrêté , qu'à trouver le moien d'accomplir

d'accomplir son crime.
 Quand on a conçu un forfait,
 que l'on en a goûté le projet ;
 on s'est fait une habitude du
 crime, & l'exécution ne coûte
 plus rien.

D'Albernac se rendit donc
 pour prendre Cephise. Il la
 trouva de l'humeur la plus
 gaie. Pauvre victime qui ne
 pouvoit voir un ravisseur dans
 un prétendu beau-frere ! A
 peine furent-ils à moitié che-
 min , que Cephise apperçut
 de loin un homme qui venoit
 à toute bride. D'Albernac
 dit le reconnoître pour un
 domestique de Madame de
II. Partie. Q

Milleville. Mais c'en étoit un à lui , que le traître avoit chargé d'une fausse lettre pour jouer impunément son stratagème. Il fit arrêter sa chaise , avec la feinte inquiétude d'apprendre de quelles nouvelles pouvoit être chargé un Exprès qui faisoit si grande diligence. Calmez-vous , Monsieur , lui dit cet homme , je ne suis porteur que de nouvelles qui vous feront plaisir , & il lui remit cette lettre.

„ Melite a reçu hier , Mon-
„ sieur , une lettre de Mon-

„sieur son pere. Il n'a pu
„tenir à sa tendresse. Il doit
„arriver sous deux jours au
„Havre. Je ne peux me re-
„fuser à l'impatience de Me-
„lite pour le voir. Je souhai-
„teroie que ce Courier pût
„vous trouver disposé à par-
„tir sur le champ, avec Ce-
„phise, pour nous y joindre.
„Pareille entrevûe doit vous
„flatter assez pour remettre
„même vos affaires, si elles
„n'étoient point totalement
„terminées. Melite dit qu'el-
„les doivent l'être, la hui-
„taine étant plus qu'expirée.
„Elle se plaint de votre né-

„ gligence , elle paroît même
 „ en être piquée. Je n'ai pu
 „ obtenir d'elle qu'elle vous
 „ écrivît. Venez vous justi-
 „ fier. Un objet aimé obtient
 „ facilement son pardon.

DE MILLEVILLE.

Quelle plus agréable &
 surprenante nouvelle , s'é-
 cria Cephise ! Je verrai mon
 pere ! Je reconnois bien sa
 tendresse. J'envie le bonheur
 de Melite , elle aura le plai-
 sir de l'embrasser avant moi.
 Il a voulu nous surprendre ,
 aiant marqué que ses affaires
 ne

ne lui permettoient point de faire le voiage. Cette lettre, que Melite a reçue, m'annonce une double surprise. Il est certainement débarqué. C'est votre faute, Marquis, pourquoi n'être point partis dès hier ? Melite n'auroit point eu sur moi l'avantage de voir mon pere la première. D'Albernac ordonna sur le champ au postillon de faire diligence; peut-être par ce moien, dit-il, pourrai-je réparer ma faute, chere Cephise, & faire cesser une jalousie de tendresse. Quoique Madame de Milleville & Melite aient les

devans sur nous , le trajet de Honfleur au Havre nous sera peut-être plus favorable qu'à elles ; & vous pourrez enlever à Melite le plaisir que vous lui enviez.

D'Albernac dépêcha un Valet de chambre , afin de trouver prêt un Bâtiment pour le passage au Havre. Plus il hâtoit son rapt , plus il faisoit sa cour à Cephise , qui ne parloit que du plaisir qu'elle se promettoit de voir son pere. Ils ne tardèrent point à arriver à Honfleur , & l'instant d'après d'être le jouet des vents. Cephise fut

plus désolée de voir prolonger l'instant après lequel sa tendresse soupiroit , qu'elle ne craignit pour le reste de ses jours. Elle recommença à assaillir d'Albernac de reproches de n'être point partis plutôt. Tout vient de votre faute , lui disoit-elle sans cesse : si nous n'eussions pas eu des vents favorables, du moins ne nous auroient-ils pas été contraires. Ils alarment ma tendresse , sans m'inquiéter d'un naufrage qui ne me seroit sensible que par le mortel chagrin que mon pere auroit de perdre une fille qu'il ché-

rit. Enfin , après avoir été balotés , pendant près de dix-huit heures , par les plus affreuses bourasques , ils arrivèrent au Havre.

Ils entrèrent dans une auberge , où d'Albernac vouloit que Cephise prît quelque repos pour se remettre de la fatigue qu'elle avoit eue dans un passage , où ils avoient été plus d'une fois sur le point de périr. Non , lui dit-elle , je ne suis fatiguée que d'inquiétude : les agitations de mon cœur ne peuvent me faire trouver de repos qu'entre les bras de

mon pere. Faites courir à droite & à gauche , pour ſçavoir où ſont Madame de Milleville & Melite. Je vais moi - même , répondit - il , ſeconder vos deſirs. Auſſitôt il ſortit ; & , au bout d'un quart d'heure , il revint donner la nouvelle à Cephife ; que ſa ſœur & Madame de Milleville ayant appris à leur arrivée , il y avoit une heure au plus , que le vaiſſeau l'Apollon , ſur lequel ſon pere étoit monté , devoit relâcher à Dunkerque , elles s'étoient embarquées auſſitôt pour s'y rendre : qu'il avoit appris que

Madame de Milleville avoit en vain engagé Melite à les attendre ; mais qu'incertaine qu'ils fussent partis à l'arrivée du Courier , elle n'avoit point voulu consentir à sacrifier un ou deux jours , qui reculoient d'autant le plaisir de voir son pere. Il n'est point un instant à perdre , dit Cephise , vous devez à mon impatience , vous devez à l'amitié. Informez-vous , Marquis , si nous pourrons trouver un Vaisseau pour partir , & dans le moment. *Coûte qui coûte* , satisfaites - moi. Cephise pouvoit - elle mieux as-

surer l'entreprise de son ravisseur ?

Il fallut attendre cinq à six heures pour s'embarquer. En vain d'Albernac insista-t-il de nouveau , pour que Cephise prît ce tems pour se reposer : elle n'y voulut jamais consentir ; elle voulut au contraire se rendre au Port, pour ne pas perdre l'instant que l'on feroit prêt à mettre à la voile. Il paroissoit tant de bonne foi dans l'empressement que d'Albernac témoignoit à la satisfaire ; il annonçoit de son côté tant de joie de voir son prétendu beau-

pere , que Cephise ne pou-
voit avoir aucune méfiance.
Le tems devenu plus serain ,
lui donna plus de tranquillité.
D'Albernac lui fit espérer
qu'elle devanceroit Melite,
le Vaisseau , qu'ils alloient
monter , étant de beaucoup
plus léger , tant par sa cons-
truction , que par une moin-
dre charge , dont il avoit été
obligé d'indemniser le Capi-
taine , qui vouloit différer
deux ou trois jours , pour fai-
re charge complete. Cephise
lui témoigna sa reconnois-
sance de n'avoir pas balancé
à lui sacrifier quelque chose
de

de ses intérêts. Il harceloit les matelots , pour avancer l'instant du départ ; il leur distribua même quelque argent , sous les yeux de Cephise. Elle ne voioit en d'Albernac qu'un homme généreux pour l'obliger.

On mit à la voile. Cephise perdit bientôt de vue les côtes de France : elle croioit que la navigation l'exigeoit ; mais c'étoit pour gagner celles d'Angleterre. Ils abordèrent le troisiéme jour à Londres. Cephise croioit être à Dunkerque. Elle préparoit ses plaisirs. Quelle sera la

II. Partie.

S

joie de mon pere, disoit-elle !
 Quelle sera la mienne ! Vous
 ne pouvez concevoir , Mar-
 quis , combien je me fais de
 fête de me trouver entre les
 bras de mon pere. Il n'a sui-
 vi que sa tendresse , en avan-
 çant son voyage : il connoi-
 tra la mienne , en voyant que
 les dangers , qui peuvent ef-
 frayer une jeune personne de
 mon âge , n'ont pu arrêter
 mon empressement à le voir.
 Notre entrevue excitera vo-
 tre sensibilité. Mais , dit d'Al-
 bernac , pourrez-vous recon-
 noître Monsieur votre pere ?
 Vous l'avez quitté dans un

tems où vous aviez à peine l'âge de connoissance. Soiez certain , reprit Cephise , que mon cœur ne pourroit être surpris ; le sang parle , je l'éprouverai.

L'instant du débarquement fut celui du désespoir de Cephise. Elle n'entendit qu'une langue inconnue. Ah , Ciel ; s'écria - t - elle ! Qu'est - ce donc que ceci ? Quoi , s'adressant à d'Albernac , vous avez abusé de ma crédulité ! J'ai cru être avec le Marquis d'Albernac , avec un beau-frère , avec un homme de probité : & je suis à la dis-

position d'un traître , d'un parjure , d'un ravisseur ! Quel fruit prétendez - vous donc tirer d'un pareil forfait ? Il ne vous suffit pas de tromper Melite ; vous injuriez Cephise , vous attendez à son honneur !

Quoique d'Albernac dût s'attendre à ces justes reproches , il en fut *abasourdi*. Lui restoit-il quelque étincelle de sentimens ? Ou craignoit-il de ne pouvoir jouir de sa proie ? Il se jeta aux genoux de Cephise : Pardonnez , lui dit - il , à l'excès de mon amour. C'est lui qui me rend
criminel

criminel aujourd'hui. Je vous ai fait connoître ma tendresse, qui ne souhaitoit qu'être autorisée pour vous posséder. Vous l'avez dédaignée ; & vous m'avez réduit au désespoir. J'ai feint d'aimer Melite ; je n'aimois que vous, belle Cephise. Je voiois l'impossibilité de vous faire prendre les mêmes sentimens pour moi ; j'ai en vain travaillé à surmonter mon amour : toujours plus fort , il m'a fallu lui céder. Mais quoi , reprit Cephise , falloit-il me sacrifier à une passion désordonnée ? Falloit-il que ma réputation,

II. Partie.

T.

mon honneur fùssent victimes de vos égaremens ? Avez-vous pu , malheureux , penser un instant , que , si vous ne saviez pas respecter Cephise , elle ne sauroit pas non plus se respecter ? Connoissez - moi mieux , & sachez qu'il n'est rien que je ne fasse pour me venger. Vos jours , je vous préviens , ne sont point en sûreté avec moi. Vous attendez à mon honneur ; c'est à lui à se défaire d'un monstre tel que vous.

Je suis criminel , je le fai , dit d'Albernac , je mérite les plus durs reproches ;

(111)

mais mes vues sont pures.
Peuvent-elles l'être , ré-
pondit Cephise , avec de si
odieuses apparences ? Vous
me regardez comme un ob-
jet de prostitution. Vous avez
cru , sans doute , qu'une jeu-
ne personne de mon âge su-
biroit le joug que votre scé-
lératesse voudroit lui impos-
er. Vous vous êtes abusé
bien grossièrement. Quand
vous ne m'auriez pas con-
nu des sentimens précoces ,
mon éducation devoit vous
cautionner que vous échoue-
riez dans votre entreprise.
Que vous revient-il actuel-

T ij

lement de votre rapt ? Vous ne pouvez en concevoir que du repentir. Vous me déshonorez , mais sans l'espérance de me séduire. Non , vous n'y réussirez pas : je fais ce que je me dois ; rentrez en vous-même , reconnoissez ce que vous me devez : réparez mon honneur , il est encore tems. Faites-moi quitter une terre étrangère , avant que je me porte contre vous à des extrémités peut-être prochaines. Ne vous flattez point que je change de sentimens , que j'aie la foiblesse de me dire : Il

n'y a contre moi que les apparences du déshonneur , je n'ai rien à me reprocher ; mais le Public pensera tout autrement. Non : je suis moins jalouse de ce qu'il peut penser, que de ce que je me dois à moi-même. Je serai toujours retenue par mon devoir ; & les idées que le monde pourra se former , loin de lever mes scrupules , ne pourront jamais les affoiblir. La vraie vertu n'éprouve qu'une sensibilité personnelle. Fût-elle exposée à des doutes , ils lui font moins d'impression , qu'elle ne trouve de douceur

à n'avoir point de reproches à se faire. Telle est la mienne : ne vous y trompez point : elle n'est point une vertu de parade. Ne vous flattez point de m'avoir déshonorée sans ressource ; & que je me trouve nécessitée de subir vos loix. Il n'en est rien : je reparoîtrai dans le sein de ma famille. Je porterai avec moi la preuve de mon honneur vengé ; on verra que j'aurai combattu pour lui : votre tête sera mon trophée.

Non , chere Cephise , reprit d'Albernac , c'est mon cœur qui doit l'être. Un cœur

aussi corrompu que le vôtre ;
répliqua-t-elle , n'en pourroit
être un que pour une infâme
habituée au crime. Il est vrai ,
dit d'Albernac , que j'ai com-
mencé par le commettre ;
mais je n'ai jamais eu l'i-
dée de le consommer : je n'ai
jamais souhaité autre chose ,
sinon que les mêmes liens ,
que vous avez cru devoir
m'unir avec Melite , soient
ceux qui nous unissent. Moi ,
répondit-elle , que je trouve
dans un ravisseur un époux !
Vous m'êtes un objet d'hor-
reur ; & vous croiez que je
m'humilierois au point de

prendre un monstre ! Si vous méconnoissez ma vertu , connoissez du moins ma fierté. Vous ne pourrez vaincre ni l'une ni l'autre. Réfléchissez donc , Cephise , reprit d'Albernac , que l'on ne le croira jamais. Je suis criminel : mais toutes les apparences ne sont pas moins contre vous que contre moi. On pensera que vous aurez consenti à votre enlèvement : vos clameurs seront réputées de feintes clameurs. Vous avez paru à Melite être trop fortement dans mes intérêts, pour qu'elle ne soit pas persuadée

suadée que vous avez voulu
 lui enlever celui qu'elle re-
 gardoit comme son époux.
 Vous me dites qu'il est en-
 core tems de réparer votre
 honneur, en vous rendant à
 votre famille : mais vous ne
 connoissez point le préjugé
 françois. Cet apparent ac-
 quiescement à votre rapt ne
 peut que persuader, que vous
 aurez d'autant moins résisté à
 la séduction, que vous aurez
 dû envisager votre enlève-
 ment, comme n'ayant point
 d'autre but. On dira que vous
 étiez jalouse du bonheur de
 Melite. La circonstance est

critique, charmante Cephise :
 je vous irrite encore contre
 moi , en vous faisant con-
 noître que votre honneur est
 trop compromis ; & qu'il
 n'est d'autre moien de le ré-
 parer qu'en acceptant ma
 main. Regardez moins en
 moi , l'auteur de vos mal-
 heurs, que celui qui ne veut
 faire que votre félicité.

Avec vous , répliqua Cephise , je ne trouverois qu'un enfer : mes remords seroient autant de furies acharnées à me persécuter. Je donneroie ma main ! Elle seroit le prix du plus criminel attentat. Pou-

viez-vous jamais vous assurer de l'obtenir, en manquant au respect, à l'estime, à la probité? Ne conceviez-vous pas que vous vous exposiez à ma fureur, ou du moins à mes dédains? Vous croiez calmer l'une, & affoiblir les autres, en me parlant d'un préjugé. Ne vous ai-je point fait connoître que j'en suis moins l'esclave que de mon honneur? Je veux croire, dit d'Albernac, que ce dernier vous soit seul sensible; mais le premier lui donne un échec irréparable: &, par contre-coup, quels sentimens pou-

vez-vous prendre ? C'est une tache pour la vie ; & il ne tient qu'à vous qu'elle ne soit que momentanée. Vous ne ferez point la première qui aura été victime d'un amour forcené : il paroît tel un tems, mais les liens civils le font trouver raisonnable. C'est, répondit Cephise, la façon de penser du vulgaire : mais moi, immuable dans la mienne, pourrai-je jamais perdre la mémoire du mépris & de l'opprobre qui me couvriront pour la vie ? Oui, chere Cephise, reprit d'Albernac, vous le pourrez. Reposez-vous

vous sur ma tendresse du soin de vous les faire oublier : uniquement occupé de vous plaire, toujours attentif à ne point vous manquer, vous connoîtrez que l'on peut pardonner le crime, quand l'amour en est seul l'auteur. Je me retire ; je veux soustraire à votre vûe un objet odieux. C'est à vos réflexions particulières à ramener votre raison : le coup est assez sensible pour qu'il ait pû l'aliéner du premier instant ; mais elle ne peut l'être sans ressource.

Cephise paroissoit avoir modéré ses emportemens :

II. Partie.

X

d'Albernac en conçut d'autant plus d'espérances. Il n'étoit question que de lui masquer à elle-même son déshonneur , en la faisant consentir à un mariage qu'il ne souhaitoit point : c'étoit l'ouvrage de la duplicité du caractère d'Albernac. Il ne falloit point qu'il fît appercevoir l'heureux augure qu'il devoit tirer de la variété de situations où s'étoit alternativement trouvé le cœur de Cephise : il falloit au contraire qu'il feignît de croire qu'un ton un peu plus radouci n'étoit qu'une dissimula-

tion dangereuse ; & qu'il devoit appréhender qu'elle n'exécutât ce dont elle l'avoit menacé. Il affecta donc de se tenir bien étroitement enfermé dans sa chambre.

Cephise avoit passé la nuit dans les plus cruelles agitations ; & le jour l'avoit encore trouvée irrésolue sur le parti qu'elle devoit prendre. D'Albernac lui envoya demander la permission de passer chez elle : elle le lui fit défendre. Ce n'étoit plus avec ce ton de colére , de mépris ; mais seulement de honte : la veille elle avoit bravé le sé-

ducteur ; alors elle sembloit le craindre. Que notre cœur est sujet à de grandes variations , à d'étranges contrastes ! D'Albernac jugea par le ton de Cephise , que , si elle lui avoit refusée la permission qu'il avoit fait demander , du moins pourroit-elle pardonner la désobéissance à l'inquiétude sur sa santé : elle n'avoit voulu prendre jusqu'alors aucune nourriture. Il se présenta donc avec un air non moins honteux qu'humilié. Je viens , Mademoiselle , lui dit-il , vous offrir une victime que je n'ai voulu

vous soustraire qu'un tems : ne blâmez point les précautions que j'ai prises. Dans la chaleur de la passion, vous pouviez attenter à mes jours ; mais je ne craignois que pour les vôtres. Que fai-je si vous n'eûssiez pas immolé deux victimes ? Vos précautions étoient inutiles , répondit Cephise , ma religion me suffit pour arrêter un bras qui ne connoît point le crime : & quand ce sentiment ne me gouverneroit pas ; quel avantage , selon le monde , aurois-je pû tirer de vous sacrifier à ma vengeance ? Mon

déshonneur m'en resteroit-il moins? Mais de grace, chere Cephise, reprit d'Albernac, souffrez que je vous persuade d'en arrêter le cours. Notre histoire peut transpirer : bientôt tout Londres pourra en être imbu. L'union de deux personnes étrangères, nouvellement arrivées, n'excitera point de surprise. Les exemples en sont communs. On ne pensera rien autre chose, sinon que l'amour unit deux cœurs, que des intérêts de famille vouloient diviser. Mais on croira dès-lors, dit Cephise, que j'ai consenti au

rapt ; & ma réputation aura à en souffrir. Tout ce que l'on pourroit dire de moins défavantageux pour moi , c'est que je n'ai pas eu la plus mince éducation ; & d'ailleurs , si celle-ci n'épure pas nos sentimens , ne sommes-nous pas toujours comptables de ceux qui doivent être nés en nous. Comment voulez-vous que l'on nous regarde ? Comme des réfugiés , chassés de leur païs par l'envie de commettre le crime , venus dans celui-ci pour le consommer. Les loix de la Religion , répondit d'Albernac , nous

autoriseront ; & il n'y aura plus de crime. Et ces loix, que vous réclamez , reprit Cephise , qui pourra nous y soumettre , si les loix Civiles sont enfreintes ? Elles ne le seront point , répliqua d'Albernac : au contraire , elles concourront à me rendre heureux. Je me fais fort d'avoir , par Madame Durdof , le consentement de Monsieur votre pere. Je saurai la gagner : elle est son amie ; elle croira devoir prendre sur elle de presser notre union , pour arrêter le progrès du déshonneur : elle sera instruite de

de la nécessité de nous donner l'un à l'autre ; mais , par prudence , par amitié pour Monsieur votre pere , elle voudra lui ménager le chagrin d'apprendre une aussi triste nouvelle : il l'ignorera toujours ; & quand il viendrait à la savoir , notre tendresse mutuelle , notre réciproque attachement , le détermineront à nous éviter la mortification de nous laisser appercevoir que son consentement aura été surpris.

Mais , dit Cephise , croiez-vous que je puisse jamais avoir pour vous les sentimens

II. Partie.

Y

dûs à un époux ? Vous vous êtes mis dans le cas de perdre mon estime : pourrai-je jamais vous aimer ? Ma vertu , ce que je me dois à moi-même , me suffisent bien , pour être certaine que je n'en aimerois point d'autre. Cela ne suffiroit pas : il faudroit aussi vous aimer , quand ce ne seroit que par devoir ; & le manque d'estime pourroit-il me le permettre ? Vous ne seriez point heureux ; & je serois malheureuse. Auriez-vous bien lieu d'être flatté ? Cela ne pourroit durer qu'un tems , répondit d'Albernac ;

& je le regarderois comme un châtiment dû à mon crime : ma tendresse me le rendroit plus sensible. Elle vous accoutumeroit , peu à peu , à ne me plus regarder avec horreur , avec mépris ; la sincérité de mon repentir vous feroit passer à l'oubli : je regagnerois votre estime ; celle-ci , bientôt , me feroit obtenir votre tendresse : oui , chere Cephise , je l'obtiendrois ; puisque la mienne auroit contraint le retour de la vôtre. Qu'appellez-vous le retour , reprit Cephise ? Jamais vous n'avez pû voir que j'aie eu ce

sentiment pour vous : j'ai parlé en votre faveur à Melite, il est vrai ; je croiois vous rendre justice : je pensois trop avantageusement de vous ; vous m'avez désabusée. Je reconnois que j'ai manqué de pénétration ; c'est défaut de ma part de ne vous avoir point assez étudié : je suis excusable ; je ne vous regardois que comme devant être l'époux de ma sœur , & jamais le mien.

Ces derniers mots suffirent bien à d'Albernac , pour , de l'espérance qu'il avoit de gagner Cephise , passer à la certitude.

certitude. Il redoubla ses instances pour qu'il lui fût permis de ne point perdre de tems pour la tromper , en feignant de m'écrire la lettre la plus pressante : elle ne lui répondit rien , il prit son silence pour un acquiescement. Il obtint qu'elle prît un peu plus de soin de ses jours ; il l'engagea à se moins négliger. Sur ce point il n'est pas difficile de nous déterminer : nous avons toujours l'ambition de plaire ; & nous savons que les traits se fanent par le dépérissment de la santé. D'Albernac chercha

II. Partie.

Z

à procurer à Cephise toutes fortes d'amusemens. Il étoit assez bien fourni d'argent ; & , à Londres, il pouvoit trancher du Milord François. Il connoissoit, superficiellement à la vérité , quelques Seigneurs Anglois. Ils aiment le François. Partout les Grands pensent autrement que le Peuple. D'Albernac étoit insinuant ; il pouvoit bientôt lier des intimités. Il avoit encore un moyen infailible de réussir : les graces , la figure , l'esprit de Cephise prévenoient pour elle ; & l'Anglois policé est un François galant. Les pre-

miers jours furent donnés à satisfaire la curiosité de voir une Cour inconnue : Cephise en pouvoit être seule flattée, parce qu'elle ne connoissoit pas la nôtre ; mais son admiration n'entra pour rien dans tout ce qu'elle vit. Elle fut plus contente du Parc Saint James : souvent obsédée par des réflexions sur sa triste aventure , elle aimoit beaucoup cet air champêtre , qui lui inspiroit du goût pour la rêverie ; & elle trouvoit de la consolation à s'y abandonner.

Cephise ne tarda point à

Z ij

se faire souhaiter. Son caractère faisoit autant rechercher sa société par les femmes , que sa figure lui attiroit d'admirateurs & de courtisans. Si d'Albernac craignoit ces derniers, il ne le faisoit point appercevoir : il contraignoit une jalousie naturelle à tout homme qui aime , de voir qu'un autre cherche à se faire aimer ; mais ce n'étoit pas sans étude qu'il prouvoit à Cephise le fonds qu'il faisoit sur sa vertu. Elle de son côté étoit trop intéressée à ne point examiner les moindres mouvemens d'Albernac, pour

ne pas voir la contrainte qu'il se faisoit : ce n'étoit point pour elle une petite satisfaction de pouvoir se trouver autorisée à lui rendre quelque justice. Il lui coûtoit d'affecter un peu de coquetterie ; mais elle vouloit éprouver d'Albernac : elle apperçut de sa part beaucoup de sensibilité, mais nulle inquiétude. Elle en augura que d'Albernac étoit curieux de lui plaire , sans la gêner. Satisfaite de voir qu'il pensoit convenablement sur son compte , il lui restoit à être certaine si sa conduite ne se

démentiroit pas. Pour l'ordinaire , on se contraint bien quelque tems ; mais à la longue , la gêne devient insupportable : & l'humeur succède aux complaisances.

D'Albernac & Cephise n'avoient pû s'annoncer que comme époux : la décence l'avoit exigé. Cephise n'avoit pas eu peu de peine à se résoudre à prendre une qualité, qui pouvoit faire oublier à d'Albernac qu'elle n'étoit telle que pour le monde. Elle s'étoit trouvée assez jeune pour passer pour sa nièce ; elle le avoit lui proposé. Mais à

peine lui eut-il représenté ; que ce titre portoit un caractère souvent suspect ; & que plus d'une nièce d'adoption n'avoit été regardée que comme une courtisane ; qu'elle s'étoit déterminée à passer pour épouse. Mais ce n'avoit pas été sans lui faire une objection sensible : on nous croira mariés, lui dit-elle ; & , lorsque le consentement de mon pere sera arrivé, on saura que nous ne l'étions point : j'aurai donc l'odieux vernis de cette nièce adoptive. D'Albernac l'assura du contraire , en lui promettant

qu'aussitôt ils passeroient en Irlande pour s'y donner mutuellement la foi.

Il avoit projeté de se servir du titre d'époux , pour bientôt jouir des prérogatives. Quoique très-assuré de ne pouvoir rien obtenir de Cephise , il avoit hasardé quelques tentatives : elles avoient été infructueuses ; il n'en avoit point été surpris : la vertu de Cephise les lui avoit promises telles. La récidive indisposa contre lui ; il obtenoit ce qu'il souhaitoit. Courroucée intérieurement contre d'Albernac qui lui manquoit,

manquoit , malgré les assurances qu'il lui avoit données du contraire , Cephise ne pouvoit que paroître en froid avec lui : elle avoit beau vouloir dissimuler , parce qu'elle ne pouvoit en déclarer le sujet. Leur société ne tarda point à s'appercevoir d'un peu de désunion. D'Albernac fut content. Il paroissoit attristé de l'indifférence de Cephise ; & on croioit voir qu'elle étoit fâchée de ne pouvoir la masquer. Quelques-unes de ses amies cherchèrent en vain à savoir ce qui pouvoit la chagriner : sa réputation deman-

doit qu'elle gardât un silence, qui les mortifioit d'autant plus, que l'intérêt apparent, que nous prenons aux peines intérieures de nos semblables, est, souvent, plutôt curiosité, qu'amitié. D'Albernac attaqua plus vivement la vertu de Cephise : la colère de celle-ci en augmenta dans le particulier ; & sa mauvaise humeur en devint plus sensible dans le public.

Nos curieuses, qui n'avoient pû réussir à arracher le secret de Cephise, se retournèrent du côté d'Albernac. Il connoissoit les femmes ; il

s'attendoit bien que leur curiosité, encore plus excitée par la discrétion de Cephise, les maîtriseroit trop, pour ne point chercher en lui plus de complaisance à la satisfaire. Elles lui reprochèrent d'être cause que Cephise n'étoit plus de cette humeur gaie, enjouée, qui rendoit sa société amusante. Il s'excusa, disant qu'il ne lui donnoit aucun lieu de se plaindre de lui; il assura que ses attentions, ses égards, étoient toujours les mêmes: il protesta qu'il n'avoit aucun mérite à les avoir, puisqu'il n'acquittoit que son

amour. Mais enfin , lui disoient - elles ; il faut bien que Cephise éprouve quelque mécontentement. Nous ne lui avons jamais connu qu'une parfaite égalité d'esprit & de caractère. Souvent , Messieurs , vous vous jugez un peu à la légère. Mais, voions : Cephise n'auroit-elle point lieu d'avoir quelque jalousie ? Vous pouvez dans le fond n'être point coupable ; mais les apparences peuvent déposer contre vous. N'avez-vous point quelques assiduités un peu trop marquées , & auxquelles la tendresse de Cephise

phise ne pourroit que la rendre sensible ? Examinez-vous bien.

Je ne compte, dit d'Albernac, avoir aucun reproche à me faire. Si je suis poli, galant, attentif, prévenant ; l'usage du monde l'exige : mais je ne suis point amoureux. On ne me voit pas plus attaché à une Dame qu'à une autre. Je cherche à me faire bien venir de toutes, & à plaire également. Cette ambition ne peut me rendre criminel auprès de Cephise ; elle ne peut la rendre jalouse : ma tendresse n'est que pour elle.

II. Partie.

B b

C'est toujours un nouveau plaisir pour moi de la lui prouver. Je n'aurois rien à désirer, si elle en étoit assez convaincue pour n'en avoir jamais le moindre doute. Pourrois-je espérer , Mesdames , que vous voulûssiez bien l'en assurer.

Elles s'en chargèrent, plus par intérêt d'amusement de société , dont Cephise faisoit l'ame , que par envie de rendre à d'Albernac un service qu'il se ménageoit pour en profiter. Elles trouvèrent toujours Cephise obstinée à garder son secret. Elles ne

doutèrent plus alors que son amour propre ne fût intéressé à ne point faire connoître qu'elle étoit jalouse : elles furent persuadées qu'elle en rougissoit , regardant ce défaut comme une foiblesse d'esprit. Elles lui cautionnèrent la tendresse d'Albernac. Il échapa à Cephise de dire qu'il tiendrait avec elle une autre conduite , si ce sentiment étoit sincère. C'étoit , à l'aide de l'équivoque , leur faire prendre le change , & confirmer des soupçons de jalousie. Elles en instruisirent d'Albernac. Il se disculpa de

nouveau. Il se plaignit de l'injustice de Cephise. Je ne suis point étonné, ajouta-t-il, qu'elle me croie infidèle : j'ai été instruit hier que l'on lui gâte l'esprit sur mon compte ; & sans pouvoir découvrir à qui j'ai cette obligation , parce que mon amour injurié n'a pû apprendre tranquillement pareille nouvelle. Mon air emporté, furieux, annonçoit une vengeance prochaine ; & il ne m'a pas été possible de savoir le nom du calomniateur. Il projette, sans doute, par ce crime, de surprendre la vertu de Cephise ; noircir

un mari, c'est souvent exciter la femme à une vengeance agréable au dénonciateur : mais quand la tendresse de Cephise ne parleroit plus en ma faveur, elle ne perdra jamais de vûe ce qu'elle se doit à elle-même.

Nous aimons quelquefois à entretenir le divorce ; nous nous déterminons même à jouer le rôle dont d'Albernac venoit de parler. Mais ne sommes-nous pas certaines du succès ? Craignons-nous une rivale ? Notre amour propre qui se trouveroit humilié, n'ayant pas la préférence,

nous inspire des sentimens contraires. C'étoit peut-être ce qui faisoit une émulation entre les amies de Cephise pour la réconcilier. La nuit a eu plus d'une fois semblable avantage. Ce fut aussi ce tems qu'elles crurent y être le plus propre. Ce parti pris étoit peut-être dû à l'expérience. Pour pouvoir donc saisir ce tems, elles arrêterent qu'il falloit engager les prétendus époux à aller passer quelques jours à la campagne. Le projet fut concerté devant d'Albernac. Son attente étoit remplie. Il étoit

content que l'on eût prévenu ce qu'il n'auroit pas manqué de proposer.

Il s'agissoit d'obtenir l'agrément de Cephise. Présenter à une jeune personne des plaisirs variés, c'est ne point courir les risques d'un refus : aussi ne se fit-elle point prier. Il en eût été tout autrement, si elle avoit pû présenter ce que cette partie de campagne alloit lui coûter : jamais on n'auroit pû l'y déterminer. On prit jour, & le plus prochain. D'Albernac montra plus d'amour que jamais à Cephise.

la compagnie y applaudissoit : elle félicitoit Cephise de trouver un amant dans son époux : celle-ci étoit flattée des attentions de l'amant ; mais elle craignoit qu'il ne cherchât encore à usurper les droits dûs à l'époux. Elle vouloit qu'il ne commençât à les exercer, que lorsqu'il seroit l'un & l'autre. Arrivés chez Meladi Clardon, elle vit avec chagrin, que, par la distribution des appartemens, on lui donnoit le même qu'à d'Albernac. Elle prit en particulier Meladi : elle lui déclara une incommodité

commodité passagère ; qui cependant avoit des suites : elle dit que la tendresse pétulente d'Albernac caufoit la mauvaise heumeur que l'on lui avoit reprochée. Elle pria que l'on ne l'exposât point à lui faire de nouveaux refus ; qui pourroient être scandaleux aux yeux des uns , & exciter la raillerie des autres.

Meladi blâma fort d'Albernac. Elle lui fit des reproches de ne point aimer bien sincèrement Cephise , puisqu'il étoit si peu curieux de sa fanté. Il assura Meladi que Cephise l'avoit trompée par

une fausse confidence ; mais qu'il consentoit pour ce jour de prendre un appartement séparé du sien ; & que , lorsqu'il auroit prouvé que Cephise l'avoit abusée , il espéroit qu'elle seroit la première à user de quelque contrainte, pour faciliter une réconciliation que Cephise sembloit éviter. Meladi le lui promit. La certitude , où Cephise se vit de n'être point exposée à de vifs empressements de la part d'Albernac , lui rendit l'humeur la plus gaie : elle se reposoit sur la même sécurité tout le tems qu'elle res-

teroit à la campagne. Son attente fut trompée. Il fut facile de prouver que Cephise en avoit imposé. Meladi augura que d'Albernac n'avoit point tort de se plaindre ; & que Cephise lui manquoit. Elle se donna de garde de faire appercevoir qu'elle n'étoit plus la dupe d'un prétendu secret de femme : elle sacrifia ce plaisir à celui de favoriser d'Albernac.

Après le souper, on se mit au jeu. D'Albernac ne fut d'aucune partie. La nuit avançoit : il feignit d'être accablé par le sommeil ; il se retira,

Il se tint dans un escalier dérobé, qui rendoit à la garde-robe de Cephise. Elle ne connoissoit point cette porte secrète ; d'ailleurs , elle étoit dans la bonne foi que d'Albernac étoit couché. Elle monta quelque tems après à son appartement. Aussitôt Meladi Clardon instruisit sa compagnie de la bonne action qu'elle comptoit avoir faite : elle dit que d'Albernac avoit promis de favoriser l'entrée , au cas que Cephise persistât dans des refus d'autant plus injustes , qu'il ne les avoit jamais mérités. Il entra dans l'inst-

tant

tant que sa chère Cephise se mit au lit. Quelle fut sa surprise ! Elle l'accabla des plus sanglans reproches. Possédée de colére , elle ne s'appercevoit pas qu'elle pouvoit se faire entendre , & découvrir ce que son honneur exigeoit qu'elle cachât. D'Albernac la conjuroit , du moins par respect pour elle-même , de calmer des emportemens trop secondés par sa voix. Cephise la modéra ; mais sans se relâcher sur ses refus.

D'Albernac , voyant qu'il ne pouvoit espérer de les vaincre , eut recours aux lar-

II. Partie.

D d

mes ; même aux sanglots , afin d'être entendu , & d'obliger Cephise à lui faire des reproches de ne la pas ménager. Il employa les expressions les plus tendres : les sentimens les plus délicats ne furent point oubliés. Il ne gaignoit rien. Il feignit de vouloir abandonner la partie , & de se retirer par la même porte qui l'avoit introduit. Il revint sur ses pas : il dit à Cephise qu'il venoit d'entendre la compagnie , qui étoit aux aguets. Il lui représenta que par sa retraite ils se couvriroient l'un & l'autre d'un

ridicule; que c'étoit encore ce qu'il y avoit le moins à appréhender : que l'on pourroit soupçonner qu'ils n'étoient rien moins que mariés. Voiez, chère Cephise, ajouta-t-il , quels risques ne court point votre honneur. On vous aime , on vous recherche , on vous estime : vous serez haïe, fuie , méprisée. N'êtes-vous donc pas certaine de ma tendresse , de ma probité ? Pourquoi me refuser la preuve qu'elles ne vous font point suspectes ? Me rendre heureux par inclination ; n'est-ce pas me flatter davantage ,

que d'attendre à me le rendre par devoir ? J'écouterai l'un & l'autre , répondit Cephise , lorsque ce que je me dois à moi-même me le permettra. Mais , n'aurai - je point à croire , reprit d'Albernac , que le devoir l'emportera sur l'inclination ? Nous sommes toujours plus jaloux de voir celle-ci avoir l'empire sur l'autre. Je n'ai pu ci-devant vous le persuader : aujourd'hui vous ne pouvez que céder à la circonstance. Vous la trouvez fâcheuse ; elle doit cependant vous servir d'excuse à vous-même ,

pour accélérer l'instant de mon bonheur : & votre obstination ne peut que me faire tirer un augure bien triste. Vous ne m'aimez point, Céphise ; & je vous adore. Vous rebutez ma tendresse ; vous en dédaignez les preuves , & vous ne faites point assez d'attention sur les idées dont on peut se frapper , & qui attenteront à votre honneur. Pouvez - vous cesser un instant d'en être jalouse ? Nous passerons pour en avoir imposé sous le titre d'époux : & quand bien même vous vous détermineriez ; ce que votre hon-

neur ne peut jamais vous permettre ; à raconter fidèlement notre histoire ; on ne croira jamais que j'en sois encore à espérer. N'hésitez donc plus , chère Cephise , à satisfaire l'inclination. Je ne serai pas moins flatté par la suite de la voir unie au devoir : je reconnoîtrai toujours que vous n'avez cédé qu'à la circonstance.

Si vous m'aimez , dit Cephise , vous ne devez point insister sur des prétentions qui m'outragent. Je veux croire que l'on prenne des idées fâcheuses : c'est à votre amour

à m'en garentir. Vous pouvez ne point sortir de mon appartement : mais aussi vous devez ne point chercher à franchir les bornes du respect , & ne point manquer à l'estime que vous doit inspirer ma sagesse. Elle ne doit que vous donner plus d'amour , & en même tems vous engager à en contenir les faillies , à modérer une vivacité qui ne peut que m'être injurieuse. C'est cette même sagesse , cette même vertu, reprit d'Albernac, qui rendent plus séduisante l'envie d'être heureux. Je n'ai jamais

été ambitieux d'un triomphe facile. Dans celui-ci on ne regarde que le plaisir : & le souvenir en est souvent aussi court que l'instant qui l'a procuré. Mais dans celui que j'envisage , ce n'est point un simple plaisir ; c'est une félicité seule digne de mon ambition.

C'étoit beaucoup pour d'Albernac que Cephise lui eût permis de rester dans son appartement ; & la crainte qu'elle avoit de quelques malignes réflexions sur son compte , ou du moins , d'être exposée à la raillerie , pouvoit faire passer
cette

(165)

cette permission pour un ordre. D'Albernac obéit. Il conçut l'espérance de vaincre. La ruse est permise en amours : on a même souvent obligation à celui qui l'emploie. A sa faveur, combien de mon sexe ne se sont pas excusées d'une foiblesse volontaire ! Nous aimons à nous faire illusion ; & nous regardons un consentement tacite comme une surprise. Cephise s'exposoit au danger ; d'Albernac se trouvoit autorisé de recourir à tout ce qui pouvoit la faire succomber. Il affecta de respecter le sommeil de

II. Partie.

E e

Cephise : il se mit dans un fauteuil éloigné du lit. Un feint assoupissement devoit le servir. La vertu de Cephise s'en applaudissoit ; mais elle aimoit ; & son cœur ne pouvoit que murmurer de l'apparente tranquillité de celui d'Albernac. Elle en auguroit qu'il n'étoit gouverné que par la passion ; que des sentimens tels que ceux qu'elle éprouvoit, n'entroient pour rien dans les instances qu'il lui avoit faites. Elle en étoit courroucée. La colére agite ; & surtout les femmes. D'Albernac s'en apperçoit , il en

tire un augure favorable pour son triomphe. Il accourt au lit de Cephise , il lui saisit la main , l'arrose de ses larmes. Il soupire , il presse : on le refuse ; il insiste : Cephise paroît incertaine ; il la conjure de se rendre. Elle se défend foiblement ; il profite de l'instant : & Cephise , pour satisfaire son cœur & ménager sa réputation , sacrifie son honneur.

La certitude , où Cephise se croioit de le recouvrer , pouvoit lui servir d'excuse. Ce n'étoit , selon elle , que des faveurs anticipées ; & sa

confiance dans les promesses que d'Albernac ne manqua pas de lui renouveler par habitude du parjure , ne les lui fit point regretter. Elle avoit satisfait son cœur ; elle se trouvoit heureuse. D'Albernac avoit trompé ; il étoit content. L'un & l'autre furent félicités par la compagnie. D'Albernac remercia Meladi. Il en contoit à Cephise pour cacher son trouble. C'étoit de premières faveurs : & on pensoit seulement que l'amour étoit rentré dans ses droits. La joie d'Albernac, la confusion de Cephise, n'auroient point

point dûs annoncer des plaisirs d'habitude, & toujours, par cette raison, moins sensibles : mais on croioit, dans des époux, trouver aussi des amans. D'Albernac parut plus passionné que jamais. Il l'étoit par reconnoissance : on crut que ce n'étoit que par le plaisir toujours attaché à une réconciliation entre époux qui s'aiment. On étoit autant édifié qu'enchanté de voir leur union. Leurs attentions, leurs complaisances respectives, ces jolis riens qui, dits sans fadeurs, annoncent la tendresse, faisoient partager

le plaisir qu'ils y trouvoient. On étoit charmé de voir le cœur de Cephise à son aise. Ce contraste avec la gêne, où il paroissoit depuis quelque tems, fit, encore pendant trois jours à la campagne, l'amusement de la société.

On comptoit sur les mêmes plaisirs de retour à Londres : mais ils devoient être de bien peu de durée. Cephise alloit causer des regrets. Londres lui représenta la perte de sa réputation en France ; & lui rappella celle de son honneur chez Meladi Clardon. Cephise

se avoit donné à d'Albernac des preuves trop marquées de son amour , pour pouvoir ne les lui pas renouveler. Elle satisfaisoit à sa tendresse ; mais sa vertu en étoit humiliée. Quoique l'amour nous aveugle , nous ne sommes point sans avoir certains instans de remords. Cephise l'éprouva. Elle vouloit cacher à d'Albernac une humeur mélancolique , que toujours le repentir entraîne avec lui. Elle cherchoit la solitude , mais sans affectation , pour ne pas déplaire à celui qu'elle aimoit. Elle profitoit des mo-

mens qu'il sortoit , pour aller souvent se promener seule au Parc S. James. Elle croioit y soulager ses peines : la rêverie ne faisoit que les aggraver. D'Albernac rentroit ; il ne trouvoit point Cephise : il concevoit des inquiétudes. Tantôt il croioit qu'elle avoit fui son ravisseur ; tantôt il prenoit de la jalousie , & soupçonnoit Cephise d'avoir quelque intrigue. Etoit-elle de retour ? Il lui demandoit avec empressement la cause de son absence. Toutes les fois elle répondoit qu'elle venoit du Parc.

Ces fréquentes promenades , & toujours les mêmes , paroissoient à d'Albernac des rendez-vous. Elles augmentoient ses soupçons. Pour s'assurer de la conduite de Cephise , il les lui cacha. Il affecta de sortir plus fréquemment. Il passoit le tems au Parc. Il voioit de loin Cephise seule & plongée dans les plus profondes rêveries. S'il guérissoit sa jalousie , il devenoit inquiet des peines de Cephise. Il ne lui parloit point de l'avoir vu : il craignoit d'injurier sa tendresse , en lui donnant à penser que ses inquié-

tudes provenaient d'une humeur jalouse. Le Parc S. James étoit devenu par sympathie la promenade favorite d'Albernac à l'insu de Cephise. Il y rêvoit de son côté aux peines qu'elle pouvoit avoir , & qu'elle prenoit un si grand soin de cacher.

Peu de tems après la lettre que j'avois reçu d'Albernac , & qui m'apprenoit son inconstance , Monsieur Durdof étoit arrivé. Le plaisir , que ma raison recouvrée me fit trouver à le revoir , rendit encore plus grande ma confusion de lui avoir manqué.

Les reproches que je me fis furent plus sensibles. Je craignois d'en être trahie. Toute mon espérance étoit dans la dissimulation. Comme femme, elle me devoit servir au premier commandement : aussi ne me fut-elle point rébelle. Monsieur Durdof eut tout lieu de se louer de ma réception. Elle ne le flatta pas moins qu'elle le surprit. Je l'avois vu partir comme époux ; je le vois revenir comme amant. Il eut à se féliciter de son absence, puisqu'elle avoit opéré un si heureux changement. Ce ne fut

que mutuelles caresses : je ne
 fai si les miennes ne furent
 point excitées par l'envie de
 me venger d'Albernac. Que
 ce fut cet esprit qui me gou-
 verna , ou non : Monsieur
 Durdof y trouvoit son comp-
 te, & je me satisfaisois.

Nous jouissions du plaisir ;
 lui de se voir aimer par incli-
 nation , moi d'avoir enfin pu
 obtenir de ma raison de l'ai-
 mer plus que par simple de-
 voir. Je n'éprouvois de la
 part de Monsieur Durdof que
 ces complaisances qui ne sont
 pas seulement de l'époux.
 L'union conjugale devenoit
 un

un amusement pour nous. Il eut à souffrir quelque interruption par la nouvelle que nous reçûmes de l'enlèvement de Cephise. Cette triste aventure intéressa l'amitié de mon mari auquel le pere avoit nouvellement recommandé ses chères filles ; & elle ranima dans mon cœur une passion trop mal éteinte. J'étois venu à bout, du moins le pensois-je, de mépriser d'Albernac : son crime auroit dû me le faire avoir en horreur. Il sembloit au contraire que le sort de Cephise déshonorée excitoit ma jalousie.

II. Partie.

G g

J'ignore à quoi elle auroit pu me porter , si je n'eusse aussitôt été instruite que , par de fausses lettres , il m'avoit rendue sa complice. Mon honneur , ma réputation se trouvoient compromis ; d'Albernac ne fut plus à mes yeux , que ce qu'il étoit réellement : ingrat , parjure , perfide , fausfaire , séducteur. Ce n'en étoit que trop pour me le faire détester.

Nous nous informâmes quelle route il avoit pris. Nous sûmes bientôt que du Havre il avoit fait voile pour Londres. Monsieur Durdof

conçut aussitôt le dessein d'enlever Cephise à son ravisseur. Je voulus absolument être du voyage. Je me dis excitée par la curiosité de voir une Cour étrangère. Le plaisir seul de la vengeance m'entraînoit. L'amour avoit donc encore quelque empire sur moi ! Nous arrivâmes. Nos premières perquisitions furent vaines. D'Albernac étoit alors chez Meladi Clardon. La pitié sur le sort de Cephise , l'amitié pour le pere , étoient de trop puissans motifs pour rebuter Monsieur Durdof. Il se déterminâ à rester à Londres,

jusqu'à ce qu'il eût pu exécuter son projet. On ne voioit que nous aux promenades & au spectacle.

Plus d'une fois nous vîmes Cephise au Parc Saint James ; mais nous ignorions que ce fût elle. pouvions-nous d'ailleurs nous figurer que d'Albernac ne la veillât pas de plus près , & qu'il ne craignît point que sa figure & sa jeunesse n'inspirâssent , à quelqu'autre qu'à lui , l'envie de faire sa cour ? J'étois seule un matin , tenant un livre & fort attachée à ma lecture. Je vis aussitôt auprès

près de moi mon perfide.
 L'air dont il se présenta , an-
 nonçoit bien son impudence.
 A sa vûe je pâlis , je rougis :
 la confusion , le mépris , la
 haine , un reste d'amour ,
 m'agitoient à la fois. Je ré-
 solus d'entamer ma vengeance
 ce par une fausse nouvelle ,
 qui pouvoit faire espérer à sa
 suffisance de prendre avec
 moi par la suite de sérieux
 engagements. Pouvois-je ja-
 mais espérer , Madame , me
 dit-il , d'être assez heureux
 pour vous rencontrer ? Quel
 plus charmant hasard ! Il ne
 doit point l'être pour vous ;

II. Partie.

H h

répondis-je : & vous devez au contraire avoir , plus que jamais , à vous repentir de vos odieux procédés. Hélas ! Madame , reprit-il , j'ai reconnu ma faute ; mais trop tard : & , désespérant de pouvoir jamais la réparer , je me suis retiré ici pour l'expier. Mes plaisirs sont la solitude : elle me permet de me livrer à mes regrets. Je n'en peux jamais trop concevoir de vous avoir manqué. Je l'avoue : j'ai péché contre votre tendresse ; j'ai péché contre la reconnaissance. Devenu indigne de vous , j'avois voulu m'en

(183)

éloigner. Je ne me plains point de vous avoir rencontrée : je conçois plus d'horreur de moi-même ; mes remords sont plus cuisans. C'est une satisfaction pour moi que vous puissiez en être le témoin : ils vous doivent faire connoître que je sens toute la perte que j'ai faite. Elle est plus grande , répliquai-je , que vous ne pensez. Si vous ne vous étiez pas oublié au point de mépriser la tendresse que j'avois pour vous ; aujourd'hui elle auroit droit de me plaire davantage : je pourrois la faire connoître, & m'en

H h ij

(184)

applaudir. Quoi, Madame ;
dit-il avec un air de surprise
& qui annonçoit l'espérance,
seriez-vous veuve ? Oui, ré-
pondis-je ; il y a six semaines
que j'ai perdu Monsieur Dur-
dof ; & sa mémoire me fait de
continuels reproches. Je ne
les effuierois pas , si mon
amour n'avoit point été ou-
tragé. Mon fils d'ailleurs ne
me rappelle que trop ma con-
fusion. Ses intérêts ont exigé
que je vinsse ici pour mettre
ordre à quelques affaires de
la succession de son pere.
Aussitôt je retourne en Fran-
ce pour m'y confiner dans un

Couvent. Mais, Madame ; reprit-il , à votre âge , charmante comme vous êtes , l'ame de la société , vous vous déterminez à passer des jours pleins d'ennui & de tristesse ! Je le dois , répliquai-je , par intérêt pour moi-même. Si je prenois le parti de me remarier , j'aurois à courir les risques de prendre un époux avec lequel je pourrois être encore malheureuse. Celui-ci ne m'aimeroit peut-être pas ; & je l'aimerois parce que je ne consulteroie que le cœur dans mon établissement. Monsieur Durdof m'ai-

moit , & je ne lui rendois pas pareil sentiment. Eh ! qui pourroit , Madame , dit d'Albernac , ne vous pas aimer ? Je ne doute point , répondis-je , que l'on ne me le promît : mais il n'est que trop ordinaire de trouver des parjures. Cette réflexion , reprit-il , me regarde sans doute : mon cœur ne l'a jamais été ; les apparences seules étoient contre moi. Je me suis trop pressé , il est vrai , de vous instruire d'un mariage que mon amour pour vous a fait manquer : mais je craignois que vous ne l'appriâssiez par

quelques voies étrangères ;
 & que vous ne m'accusâssiez
 de duplicité. Pouvez-vous
 craindre un second mariage ?
 Oui sans doute , répliquai-je :
 si vous me manquiez ; vous
 ne vous diriez coupable qu'en
 apparences. C'est assez : finis-
 sons un entretien qui com-
 mence à m'offenser. Vous ne
 connoissez pas suffisamment
 l'atrocité de vos procédés ;
 puisque vous vous flattez
 d'un pardon facile. On m'at-
 tend chez un Correspondant
 de mon mari : je vous quitte.

D'Albernac me demanda
 la permission de m'y condui-

re, & de venir me voir le lendemain : j'y consentis. Je l'engageai à monter , bien certaine qu'il n'en feroit rien. Il étoit trop impatient de mettre Cephise en maison tierce : soit qu'il conçût le dessein de l'abandonner , au cas qu'il pût me disposer à lui pardonner ; soit qu'il se doutât que je fusse instruite de son rapt : & qu'informée de sa demeure , je n'allâsse chez lui sous prétexte de curiosité. Mon premier soin fut d'instruire Monsieur Durdof. Je lui fis part de la fausse confiance avec laquelle j'avois dupé

dupé d'Albernac. Je dis qu'il devoit venir le lendemain. Nous concertâmes que Monsieur Durdof se tiendrait caché dans un cabinet attenant la pièce où je recevrois d'Albernac qu'il faudroit faire suivre en sortant, & éclaircir ses démarches pour découvrir Cephise.

D'Albernac ne manqua point à me faire sa visite. Je le reçus avec un air fort sérieux. Il en inféra que je pouvois craindre que quelqu'un de la maison pût nous entendre; & qu'il ne devoit point me sacrifier à certains

propos qu'il auroit pû tenir. Il me ménagea par espérances. L'entretien fut du plus décent. Il débuta par des offres de service dans un pays qu'il connoissoit mieux que moi. Il parla bientôt de l'envie qu'il auroit de me faire renoncer au Couvent. Il dit que je témoignerois plus de souvenir de Monsieur Durdof, en restant dans le monde, où je veillerois de plus près à l'éducation de mon fils. Il ajouta, qu'il n'osoit point encore, parce que la perte que j'avois faite étoit trop récente & trop sensible,

me jurer que je trouverois en lui un mari légitimement regretté : qu'il étoit naturel & de la bienséance de laisser passer quelque tems pour amortir la vivacité de mon chagrin. J'approuvois ses raisons , pour flatter de plus en plus son espérance. J'y réussis : & il prit congé de moi , rempli de certitude que ses visites ne me seroient point à charge.

En vain suivit-on d'Albernac. Il avoit prévenu le dessein de Monsieur Durdof. Aussitôt après m'avoir quittée la veille , il avoit dit à Ce-

phise qu'il venoit de trouver au Parc une personne de la connoissance de Madame Durdof : que l'on étoit informé de tout ; qu'elle paroïssoit être parfaitement bien dans leurs intérêts par raison d'honneur : que jaloux qu'il étoit de la réputation de Cephise , qui pourroit être rencontrée & essuier des regards, du moins de curiosité , il lui proposoit de se retirer pour quelque tems chez Meladi Clardon. Il l'y conduisit aussitôt : & pria Meladi de soustraire Cephise à des reproches qu'une de ses parentes, qu'il

(193)

qu'il venoit de rencontrer ,
pourroit lui faire , d'avoir pré-
féré de suivre son mari , à
rester dans le sein de sa fa-
mille.

D'Albernac , tout pré-
somp tueux qu'il étoit , n'avoit
pu facilement concilier l'air
de tranquillité avec lequel je
l'avois reçu & les foibles re-
proches qu'il avoit eu à ef-
fuier , avec la colere & les
emportemens , attributs or-
dinares de mon sexe , même
pour des causes légères. Son
crime étoit capital : ma con-
duite devoit le surprendre
davantage. Il pensa que la
dissimulation faisoit taire ma

II. Partie,

K k

sensibilité d'avoir été si indignement outragée. Il en conçut de la méfiance. La nouvelle de la mort de Monsieur Durdof lui parut suspecte. Il chercha à s'en assurer , en s'informant aux domestiques de la maison où j'étois logée. Il ne put obtenir une indiscretion gratuite. Quelques guinées en vinrent à bout. Donnez de l'argent à ces ames vénales pour garder un secret ; ils le gardent. Leur en donne-t-on pour l'arracher ? Ils ne se souviennent plus d'une première récompense conditionnelle.

Il obtint encore de leur

infidélité de pouvoir entrer ,
sans être annoncé. Il comp-
toit , sans doute , trouver
Monsieur Durdof avec moi :
mais, heureusement , il étoit
parti. D'Albernac , tant il
étoit piqué , auroit peut-être
manqué à la discrétion. Il me
dit, avec un ton ironique :
En vérité, Madame, vous
ne devez plus vous plaindre
de moi. Si, aiant été volage,
je vous ai donné des preuves
de mon sexe ; vous ne m'en
avez pas refusé du vôtre ,
étant dissimulée. Ne nous
reprochons donc plus rien.
Pourquoi avoir cherché à
m'abuser ? Après tout , je ne

(196)

dois pas m'en plaindre. Vous avez voulu vous venger : avec tout autre que moi , vous eussiez pû vous punir la première : avec moi , vous avez cru , sans doute , ne courir aucun risque. Vous me rendez donc encore quelque justice , puisque vous ne craignez point de trouver un indiscret , dans un homme dupe de l'espérance , que vous lui donniez , d'obtenir le pardon de sa légèreté. L'inconstance , répondis-je , est un défaut familier ; c'est le péché mignon des honnêtes gens : mais l'indiscrétion est incompatible avec la

probité la moins épurée.
Vous voyez donc que je ne
devois point appréhender pa-
reille vengeance de votre
part. L'entretien alloit de-
venir embarrassant pour moi.
Monsieur Durdof pouvoit
entrer d'un instant à l'autre ;
& sans être annoncé. Il n'au-
roit point été content d'être
vû par d'Albernac qu'il croioit
toujours dupe de ma fable.
Je le priai de se retirer. Il
m'obéit aussitôt. Je fus con-
tente : car , si je ne craignois
point sa langue , du moins
n'étois-je pas trop certaine
que sa contenance ne me fût
préjudiciable.

Monſieur Durdof & moi étions à Londres des ennemis pour d'Albernac. Il ſongea ſérieuſement à nous y laiſſer & à chercher un nouvel aſile. Il alla trouver Cephife : il lui dit qu'il ſavoit que cette amie de Madame Durdof devoit ſéjourner quelques mois ; que pareille préſence rendoit impoſſibles ſes aſſiduités auprès de l'objet de ſa tendreſſe : & qu'il craignoit toujours que l'on ne découvrit ſa retraite , ſoit auſſitôt, ſoit au bout de quelque tems. Il lui perſuada de faire un voiage en Hollande. Il l'assura qu'il y

recevroit le consentement qu'il attendoit ; qu'ils y prendroient , à l'insu de leurs connoissances de Londres , les liens après lesquels il soupiroit sans cesse : & qu'aussitôt que cette ennemie , dangereuse pour leur repos , seroit repassée en France , il leur seroit libre de revenir en Angleterre. Cephise avoit autant pris d'amitié pour Meladi Clardon , que celle-ci pour Cephise. Elle eut peine à se résoudre de passer encore dans un país inconnu : mais l'espérance d'y voir son inclination autorisée par le devoir , l'y fit consentir. Me-

ladi n'en fut pas peu attristée. Cephise la consola par l'assurance qu'elle lui donna de son retour , lorsque Meladi lui auroit mandé le départ de celle qu'elle fuioit. D'Albernac songea à profiter du premier Vaisseau qui feroit voile pour Amsterdam : & , peu de jours après , ils s'embarquèrent. Quel état plus cruel , que celui d'avoir des reproches à se faire ! Pour éviter ceux des autres , on est presque toujours obligé de mener une vie errante.



Fin de la seconde Partie.

